Maurice Cusson, Nathalie Beaulieu et Fabienne Cusson

**M. Cusson est professeur à l'École de Criminologie
Chercheur, Centre international de Criminologie comparée,
Université de Montréal.**

(2003)

“Les homicides”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Maurice Cusson, Nathalie Beaulieu et Fabienne Cusson

“Les homicides”.

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Marc Leblanc, Marc Ouimet et Denis Szabo, **Traité de criminologie empirique**, 3e édition, chapitre 9, pp. 281-331. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2003, 779 pp. Collection: Paramètres.

M Cusson est professeur à l'École de Criminologie, chercheur au Centre international de Criminologie comparée de l'Université de Montréal., nous a accordé le 4 janvier 2004 son autorisation de diffuser cet article.

Courriel : maurice.cusson@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 30 juin 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

*Maurice Cusson,
Nathalie Beaulieu et Fabienne Cusson (2003)*

“Les homicides”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Marc Leblanc, Marc Ouimet et Denis Szabo, **Traité de criminologie empirique**, 3e édition, chapitre 9, pp. 281-331. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2003, 779 pp. Collection: Paramètres.

Table des matières

[Introduction](#)

[Penser l'homicide](#)

- [Les conflits](#)
- [Les processus homicides](#)
- [La pacification](#)
- [Du meurtre au meurtrier](#)

[Meurtriers et victimes](#)

- [Sexe et âge](#)
- [Occupation](#)
- [Antécédents criminels, réitération et tueurs en série](#)

[Une typologie des homicides](#)

- [L'homicide querelleur et vindicatif](#)
- [Le règlement de compte](#)
- [L'homicide associé au vol](#)
- [L'homicide conjugal](#)
- [L'homicide sexuel](#)
- [L'homicide commis par une femme](#)

[L'homicide dans le temps et l'espace](#)

- [Les hauts et les bas de l'homicide](#)
- [De la rareté de l'homicide au Québec](#)

[Références choisies](#)

- [Figure 1.](#) Âge des accusés
- [Figure 2.](#) État matrimonial des accusés et des victimes (Québec, 1986-1996)
- [Figure 3.](#) Occupation des accusés et des victimes
- [Figure 4.](#) Taux d'homicides au Canada et au Québec, par 100 000 habitants, 1901-2000
- [Figure 5.](#) Taux d'homicides et d'introduction par effraction par 100 000 habitants, 1962-2000
- [Figure 6.](#) Taux d'homicides par pays ou territoire, 2000, par 100 000 habitants

Maurice Cusson, Nathalie Beaulieu et Fabienne Cusson

[professeur à l'École de Criminologie, chercheur au Centre international
de Criminologie comparée de l'Université de Montréal]

“Les homicides”.

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Marc Leblanc, Marc Ouimet et Denis Szabo, **Traité de criminologie empirique**, 3e édition, chapitre 9, pp. 281-331. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2003, 779 pp. Collection: Paramètres.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

La transparence de l'homicide contraste avec l'opacité de la plupart des crimes. Car la mort violente d'un être humain passe difficilement inaperçue ; elle fait l'objet d'une enquête policière approfondie ; la plupart des meurtriers sont identifiés ; les affaires d'homicide sont compilées systématiquement ; ce crime fait l'objet de travaux abondants.

Le dictionnaire et le Code criminel s'entendent pour définir l'homicide comme l'action de tuer un être humain. Le présent chapitre porte sur l'homicide coupable, à savoir le meurtre ou l'homicide involontaire coupable. Le criminologue ne se posant pas les mêmes questions que le juriste, la distinction entre meurtre et homicide n'aura pas ici l'importance que ce dernier lui accorde.

La fiabilité et l'étendue de nos connaissances sur l'homicide ouvrent de vastes perspectives à qui veut traiter du sujet. Il lui est loisible d'examiner de près le déroulement des affrontements mortels ; de

se pencher sur les caractéristiques des meurtriers et de leurs victimes ; de décrire les divers types d'homicide ; de se situer sur le registre de la criminologie comparée et d'étudier les variations de l'homicide dans le temps et l'espace. Nous avons choisi de traiter de tous ces aspects.

Le chapitre sera divisé en quatre parties. La première offrira au lecteur une synthèse raisonnée des connaissances sur l'homicide et sur les violences criminelles pertinentes dans le but de rendre intelligible la dynamique des conflits qui se soldent par une mort violente. La deuxième portera sur les caractéristiques des meurtriers et des victimes, principalement sur celles qui permettent de comprendre pourquoi certaines personnes tuent et pourquoi d'autres sont tuées. La troisième partie distingue six types d'homicides, les décrit et fait ressortir les particularités de chacun. La quatrième et dernière partie sera consacrée aux taux d'homicides. Elle décrira comment et pourquoi la fréquence de ce crime a évolué au Québec au cours des 40 dernières années. Elle comparera le niveau des homicides du Québec à celui des autres peuples et proposera une explication de la relative rareté de l'homicide ici.

PENSER L'HOMICIDE

[Retour à la table des matières](#)

Est-il possible de construire une théorie de l'homicide, quand on sait que chaque homicide est unique, que plusieurs échappent à tout effort de compréhension ? Si le défi peut être relevé, c'est que nous sommes loin de partir de zéro ; les nombreux et excellents travaux consacrés à la violence en général et à l'homicide en particulier nous permettent d'avancer sur un terrain solide. Ces écrits montrent que la majorité des homicides présentent un petit nombre de traits communs et des modèles intelligibles.

L'homicide a pour particularité d'occuper le sommet de l'échelle de gravité des crimes. Une théorie de l'homicide devrait donc d'abord pouvoir rendre compte de sa gravité. Or la quasi-totalité des théories

criminologiques n'ont pas été conçues pour expliquer cet aspect du phénomène. C'est ailleurs qu'il faudra chercher les éléments d'explication, notamment dans les études stratégiques et la théorie des tierces parties.

Pour construire notre théorie de l'homicide, trois règles méthodologiques ont été suivies : 1) garder à l'esprit ce qui domine dans les données empiriques, c'est-à-dire les faits dominants et les observations qui reviennent sans cesse ; 2) rattacher les actions posées par les acteurs du drame à leurs intentions et tenter d'en découvrir la logique interne ; 3) raconter le déroulement des événements, montrer comment ils s'enchaînent les uns les autres et comment les protagonistes du drame s'influencent réciproquement.

Appliquons ce programme en commençant par le récit d'un homicide commun.

Nelson, 27 ans, évadé de prison, renoue avec Julie avec qui il a eu un enfant ; étant en cavale, il n'habite pas avec elle et ne la fréquente que de façon très prudente. Un jour, le jeune homme, qui a des relations dans le quartier, apprend que Julie entretient une liaison avec un autre depuis un mois. La nouvelle flamme, Pierre, 39 ans, n'a ni travail légitime ni domicile fixe. Bien qu'il n'ait pas d'antécédent judiciaire, il est cependant soupçonné par les policiers de tremper dans le trafic de drogue. La veille du meurtre, Nelson rencontre par hasard la colocataire de sa copine dans un bar. En fin de soirée, à la reconduit et en profite pour entrer dans l'appartement. C'est alors qu'il surprend les amants au lit. Tout d'abord calme, il les invite à consommer de la cocaïne. Puis une vive discussion s'engage entre les deux hommes. Ils se disputent la femme ; ils s'échangent des coups.

Nelson quitte les lieux, proférant menaces et mises en garde contre le rival si celui-ci s'avise de revoir son amie. Vers 6 h du matin, après avoir consommé alcool et cocaïne, Nelson revient à l'appartement ; il est armé. Il oblige Pierre à sortir, le conduit dans une ruelle et l'abat de plusieurs balles de revolver. L'enquête policière mènera à l'identification et à l'arrestation du meurtrier qui, après un plaidoyer de culpabilité pour homicide involontaire, sera condamné à 15 ans d'emprisonnement (Cusson et Boisvert, 1994, p. 151).

Le crime perpétré par Nelson reste incompréhensible si on ignore le conflit qui l'opposait à Pierre : ce dernier avait séduit Julie. Avant les faits, le futur meurtrier et son éventuelle victime se sont échangés des mots assez vifs puis des coups. Une telle interaction peut être qualifiée de dialectique : une action entraîne une réaction adverse, laquelle est suivie d'une contre-réaction et ainsi de suite (Beaufre, 1963, p. 19). Chacun des protagonistes est forcé de s'adapter au geste de l'autre et d'y répondre. Chacun agit sur l'autre tout en subissant l'influence de ce dernier. Le processus se déroule dans le temps : entre le moment où Nelson surprend Pierre au lit avec son amie et celui où il le tue, plusieurs heures se sont écoulées. Au départ de toute l'affaire, Nelson ne semblait pas avoir eu l'intention de supprimer son rival ; il aurait sans doute préféré voir Pierre décamper pour de bon. L'intention de tuer s'est formée progressivement. Dernière remarque : Nelson, loin d'être un citoyen ordinaire, était un fugitif traqué par la police.

Partant de ces observations, posons-nous les questions auxquelles il faudra répondre pour rendre l'homicide commun intelligible.

- Que savons-nous des conflits qui sont à l'origine des homicides ?
- Quelle est la nature des processus dialectiques aux termes desquels un homme en arrive à commettre l'acte gravissime de tuer son prochain ?
- Dans la mesure où ces processus s'étalent dans le temps, auraient-ils pu être arrêtés avant qu'ils n'atteignent leur terme fatal ?
- Les meurtriers présentent-ils des caractéristiques qui nous permettraient d'expliquer leur geste ?

Pour répondre à ces questions, nous prendrons appui sur les faits accumulés au fil des recherches sur l'homicide ainsi que sur les théories des comportements violents. Ces travaux nous permettront d'esquisser une théorie de l'homicide servant d'introduction à l'examen des données empiriques sur l'homicide au Québec. Sur l'homicide, De

Greeff (1935, 1942 et 1950) reste un classique. Parmi les travaux récents, voir Felson et Steadman (1983), Silverman et Kennedy (1993), Cooney (1998), Smith et Zann (1999). Sur les comportements violents, la référence est Tedeschi et Felson (1994). Ces auteurs pourront être complétés par Baron et Richardson (1994), Cusson (1998), Proulx, Cusson et Ouimet (1999) et Cusson et Proulx (1999).

Les conflits

[Retour à la table des matières](#)

La genèse de la plupart des homicides doit être cherchée dans un conflit de deux individus s'affrontant parce que leurs intérêts respectifs s'opposent. Il arrivera qu'ils soient en compétition l'un avec l'autre, chacun désirant le même avantage, aucun n'acceptant de partager. Nelson et Pierre revendiquent l'exclusivité de la même femme. Deux dealers prétendent détenir un monopole de la vente de drogue dans un même bar. Deux jeunes gens se provoquent et se combattent publiquement parce qu'ils veulent devenir chef du même gang. On devine alors pourquoi les meurtriers ressemblent si souvent à leur victime : même milieu, même statut social, même âge, même sexe. Cela se comprend. C'est quand les camarades se ressemblent comme des frères qu'ils risquent de devenir rivaux, comme on le voit dans les mythes mythiques de notre civilisation : Caïn et Abel, Romulus et Rémus. Ils n'arrivaient pas à s'entendre, non parce qu'ils étaient différents, mais trop semblables ; ce qui les faisait désirer la même chose. « Deux désirs qui convergent sur un même objet se font mutuellement obstacle » (Girard, 1972, p. 205). C'est parce que les complices d'un vol convoitent tous les deux la part du lion qu'ils vont s'entretuer. Fatales ressemblances.

Il arrive que le conflit prenne la forme, non d'une compétition, mais d'intérêts inconciliables. Une femme mariée décide de reprendre sa liberté alors que son mari tient à elle comme à sa propre vie. Un délateur achète sa liberté en sacrifiant celle de son complice. Un joueur prétend avoir gagné et revendique la mise qu'un autre conteste.

Lors de tels conflits chacune des parties se croit dans son bon droit, mais le droit revendiqué par l'un contredit celui de l'autre.

L'immense majorité des homicides mettent aux prises des connaissances, amis ou membres de la même famille. Or, ce sont justement des proches qui se découvrent des intérêts incompatibles : mari et femme, partenaires, comparses, camarades, colocataires... L'amour engendre la haine quand l'amoureux voit celle qu'il aimait lui échapper ou prendre son plaisir dans les bras d'un rival. L'amitié tourne au vinaigre quand les attentes qu'elle crée sont trop souvent déçues, car chacun attend de son ami qu'il soit délicat, généreux, fidèle à sa parole. S'il se révèle dur, mesquin, oublieux, on finit par le détester.

Les processus homicides

[Retour à la table des matières](#)

Très rares sont les conflits qui dégénèrent au point de coûter la vie à un des adversaires. Seule une petite minorité d'entre eux se termine aussi mal. Que s'est-il passé entre la première phase de la dispute et la mise à mort ? Nous soutiendrons dans ce qui suit que les différends dont l'issue est fatale ont été emportés par au moins une des deux évolutions suivantes : un processus justicier et/ou une montée aux extrêmes.

Le processus justicier

« Le sentiment de droit ou de la justice est au cœur de la discorde » a écrit Freund (1983, p. 68). En effet, les protagonistes d'un conflit adoptent spontanément le langage du juste et de l'injuste : « Il n'a aucun droit sur ma femme », « Elle n'avait pas le droit de m'abandonner », « Cet argent, il me le doit », « Il me traite injustement », « Il m'a attaqué sans provocation ».

Celui qui - à tort ou à raison - se dit victime d'une injustice, exposera ses griefs au responsable du dommage : au nom du droit bafoué,

il exigera réparation. Si l'autre reconnaît ses torts, s'excuse et répare, l'affaire en restera là. Dans notre exemple, Pierre ignore malheureusement les griefs de Nelson et refuse de vider les lieux. Or un moyen fort efficace de provoquer la colère de quelqu'un est de le traiter injustement, puis de repousser toutes les demandes d'excuse ou de réparation. Cette attitude suscite un sentiment d'injustice et le désir de punir le coupable (De Greeff, 1942 et 1950 ; Tedeschi et Felson, 1994).

Encore faut-il que l'offense initiale paraisse avoir été infligée intentionnellement et sans justification. Si l'offensé conclut, après s'être mis à la place de l'offenseur, que son geste est excusable vu les circonstances, sa colère tombera. Si, au contraire, il juge que la provocation procède d'intentions malveillantes ou hostiles, il se sentira autorisé à se venger. Quand les esprits s'échauffent, l'attribution du blâme est réciproque.

Deux adversaires s'affrontant sur le terrain du juste et de l'injuste sont guidés par la réciprocité : donnant-donnant. La règle paraît universelle (Cusson, 1983). Les parties s'enferment dans une logique rétributive qui les oblige à rendre la pareille : le mal pour le mal. Elles voudront rendre les coups, pour repousser l'agresseur, pour être quitte et pour dissuader de nouvelles attaques. En principe, la proportionnalité module la riposte : œil pour œil. Chacun se doit donc de répondre au coup reçu par un coup d'égale force. Mais c'est sans compter avec le fait que la colère balaie tout souci d'équilibre.

Lors de tels échanges, le rôle de celui qui deviendra la victime est loin d'être insignifiant. Felson et Steadman (1983) ont comparé systématiquement un échantillon d'homicides avec un ensemble comparable de coups et blessures (*assaults*). Ils découvrent qu'au moment des faits, les victimes d'homicide avaient été systématiquement plus agressives que les victimes de coups et blessures. Celles qui avaient fini par se faire tuer avaient plus fréquemment insulté l'autre que celles qui avaient survécu ; elles avaient été plus nombreuses aussi à prôner des menaces, à brandir une arme et à porter des coups.

En somme, le processus judiciaire se présente comme une séquence de phases qui s'enchaînent comme suit : injustice subie --> grief -->

refus de réparer --> attribution du blâme --> action réciproque --> vengeance.

Le point d'honneur et l'ascension aux extrêmes

En ce dimanche soir, Jacques, un jeune étudiant de 16 ans aux allures de skinhead, prend place avec deux de ses amis dans un autobus du STCUM. Un autre groupe d'adolescents ne tarde pas à monter et s'installe à proximité du premier groupe. Parmi eux, Marcel éclate de rire en apercevant l'accoutrement de Jacques. Celui-ci, le soutenant du regard, lui rétorque : « Ta gueule ! Pour qui tu te prends ? » Marcel lui demande alors si on lui a déjà dit qu'il était laid. Jacques se lève et empoigne l'offenseur au collet. Ce dernier répond par un coup de couteau en plein coeur qui sera mortel. Le meurtrier et son groupe prennent immédiatement la fuite, mais les autorités policières épingleuront Marcel chez lui, au domicile de ses parents, dans les heures qui suivront le drame. Le dossier sera traité par le Tribunal de la jeunesse (Cusson et Boisvert, 1994 :152).

Aujourd'hui encore, des jeunes gens s'entretuent sur ce qu'autrefois on appelait le point d'honneur. Jacques est offensé au vu et au su de ses pairs. S'il laisse passer l'injure, sa réputation est compromise. Malheureusement, Marcel se trouve, lui aussi, sous le regard de ses camarades ; il ne peut se permettre de se dégonfler.

L'honneur, c'est la considération dont un homme jouit dans son milieu social et l'estime de soi qui en découle. C'est ce qu'il vaut aux yeux de ses pairs et à ses propres yeux. Dans les cultures de l'honneur, le courage et la force sont portés au pinacle. Mais où ailleurs qu'au combat peut-on administrer la preuve de ces qualités ? On comprend alors l'étroitesse du lien qui unit l'honneur et l'esprit belliqueux. D'autant que l'honneur se mesure « par la capacité qu'a un individu de réduire au silence qui voudrait lui en disputer la prérogative » (Pitt-Rivers, 1977, P. 22). La réputation se gagne ou se perd en une compétition incessante dont les moments forts sont les affrontements physiques. « Le vainqueur d'une joute d'honneur voit sa réputation grandie par l'humiliation du vaincu » (Ibid., p. 21). On prétend s'élever en rabaisant l'autre.

C'est par un défi que s'engagent les affrontements dont l'enjeu est la réputation : regard de travers, sourire méprisant, rire. C'est peu, mais c'est assez. Il faut répondre à l'offense subie par une riposte plus blessante encore puis, au coup reçu, par un coup encore plus violent. Chacun de son côté voudra vaincre à tout prix pour ne pas passer pour un faible, pire un lâche. C'est dans cette volonté farouche d'échapper à l'humiliante défaite que se trouve un des moteurs de l'escalade. Car les deux parties ont la même détermination de vaincre. L'affrontement est alors emporté par la dynamique de la surenchère. Afin de vaincre, les combattants vont mobiliser toute la violence nécessaire pour avoir le dessus. Mais, sous l'attaque, chacun fera un effort supplémentaire pour tenir tête et contre-attaquer de manière décisive. Chacun est alors contraint d'accentuer l'intensité de ses attaques, sinon c'est la défaite. Ainsi passe-t-on de la parole aux coups ; si une arme est à portée de la main, il sera difficile de ne pas l'utiliser. Dans une telle dialectique, les protagonistes ont perdu le contrôle de leur propre violence ou, plus précisément, ils se contrôlent réciproquement. Car « tant que je n'ai pas abattu l'autre, je cours le danger qu'il m'abatte ! Il me dicte sa loi comme je lui dicte la mienne » (Clausewitz, 1832-1834, p. 54). Souvent la peur panique scelle l'issue du combat. je finis par le tuer pour ne pas l'être : c'était lui ou moi.

Récapitulons. Dans les sociétés qui valorisent la vaillance, le moyen d'en faire la preuve est de se lancer des défis et de se battre. Chacun combat d'autant plus farouchement que la défaite signifie l'humiliation, le déshonneur, quelquefois même la mort. Et chacun force l'autre à surenchérir sur son dernier mouvement. Cette action réciproque fait monter la violence jusqu'au point où, par peur d'être tué, un des combattants porte un coup fatal.

Il arrive que ces deux moteurs de l'escalade que sont le processus justicier et la montée aux extrêmes tournent à plein régime au cours d'une même affaire. Les protagonistes seront alors mobilisés par la colère causée par l'injustice subie, par la volonté farouche d'éviter une défaite humiliante et par la peur panique. Et l'un d'eux finira par tuer pour plusieurs raisons à la fois : pour venger l'injustice, vaincre et échapper au péril imminent.

La pacification

[Retour à la table des matières](#)

Parce que Nelson était un fugitif et que Pierre trempait dans le trafic de la drogue, il était hors de question que l'un ou l'autre fasse appel à la police. Personne d'autre n'était là pour tenter une médiation. Pour leur part, dans l'autobus où ils avaient pris place, les amis de Jacques et de Marcel attendaient de leur champion qu'il fasse preuve de courage. Se sachant jugés par leurs pairs, ni l'un ni l'autre ne pouvait se permettre de reculer.

Ce que ces deux drames ont en commun, c'est l'absence de pacificateur ; nul tiers ne s'est trouvé à point nommé pour calmer le jeu. Une telle absence doit être prise en compte dans une théorie de l'homicide. Parents, amis, collègues, voisins, spectateurs, policiers... il n'est pas exceptionnel que ces tierces parties pèsent de manière décisive sur l'évolution du conflit. Pour expliquer le crime, il ne faut pas oublier ce qui manque : absence de gardien (Felson, 1998), absence de contrôle social (Cusson, 1983), absence de contrôle de soi (Gottfredson et Hirschi, 1990). Sur les théories de la violence et du conflit qui prennent en compte l'absence de pacificateur, le lecteur trouvera des indications utiles dans Freund (1983), Black (1993), Baumgatner (1993), Felson et al. (1984), Felson (1994), Tedeschi et Felson (1994) et Cusson et Proulx (1999). C'est à Simmel que la sociologie doit la découverte du rôle du tiers dans les conflits (voir *The Sociology*, 1950, p. 145 et suivantes). Le livre de Cooney (1998) est tout entier consacré à l'exposition d'une théorie de l'homicide fondée sur le rôle des tiers.

En cas d'affrontement, les tiers peuvent adopter trois attitudes très différentes : 1) ils prennent partie et se rangent du côté de leur ami ; 2) ils entourent les combattants pour jouir du spectacle, ce qui jette de l'huile sur le feu ; 3) ils calment les adversaires, les séparent, essaient de les réconcilier.

Il tombe sous le sens que les deux premières attitudes encouragent l'escalade alors que la troisième la décourage. Cette dernière, celle de pacificateur, est la position la plus sympathique, la plus intéressante. Selon qu'un pacificateur soit présent ou absent lors d'un conflit, celui-ci aura tendance à se terminer bien ou mal. Il ne faut donc pas se surprendre si le pacificateur brille par son absence au cours des processus homicides.

Le meurtre est rarement instantané. Entre le moment où démarre un conflit et la mise à mort, il s'écoule un intervalle. Quelquefois, il est très court, comme lors de l'altercation qui opposa Jacques et Marcel. D'autres fois, il est plus long, s'étalant sur quelques heures, jours, semaines ou même mois. De telles durées donnent sa chance à la paix. Car l'altercation se laisse entendre : cris, insultes, bruit de coups. Ses échos viendront peut-être aux oreilles d'amis, parents ou même des policiers appelés par des voisins. Quelquefois la simple présence de tiers suffit à calmer les ardeurs des antagonistes. D'autres fois, le pacificateur les sépare, les empêche de se sauter à la gorge. Il lui arrivera même d'esquisser une médiation, empêchant l'escalade d'atteindre son terme fatal.

Le pacificateur favorise la désescalade de trois manières.

1. *Il fait prévaloir une trêve qui libère les protagonistes de la logique irrationnelle dans laquelle ils s'étaient enfermés eux-mêmes.* Au cours de l'escalade, les adversaires ne peuvent échapper seuls à la spirale des surenchères qui les emporte au-delà du point où les risques encourus deviennent plus importants que les gains escomptés en cas de victoire. Mais, même si le jeu n'en vaut plus la chandelle, ils s'interdisent réciproquement de cesser le combat. C'est ainsi que l'escalade force des acteurs rationnels à agir de manière irrationnelle, chacun étant contraint d'agir contre son meilleur intérêt. Le pacificateur peut les extraire de ce cercle vicieux ; d'abord en faisant cesser le combat, ensuite en assurant la sécurité des parties. Pour ce faire, il protégera celui des deux que l'autre ferait mine d'attaquer pendant la trêve. Or, la présence d'un tiers transforme le rapport des forces. Avant son arrivée, c'était un contre un ; en sa présence, c'est deux contre un : quiconque reprend unilatéralement les hostilités aura affaire non seulement à son ennemi, mais aussi au pacificateur devenu

l'allié de celui qui est attaqué. Et dès lors que les protagonistes se sentent à l'abri du danger, toute frappe défensive de leur part perd son sens.

2. *Le pacificateur rétablit la communication entre les parties et en profite pour dédramatiser le conflit.* Quand la dispute s'envenime, les ennemis ne se parlent plus ou, ce qui revient au même, ils ne s'échangent plus que des invectives, des ultimatums ou des menaces. Le pacificateur redonne ses chances à la négociation, à la transaction et au dialogue. Il rétablit la communication entre les parties en instaurant un rapport trilatéral à travers lequel chacune des parties s'adressera, non plus à un ennemi blindé contre ses arguments, mais à un troisième auditeur qu'elle sent ouvert et impartial. Chacun a le loisir d'expliquer sa position et de la justifier. Le conciliateur fait le point ; il fait l'aller-retour entre l'un et l'autre. Il écoute puis explique calmement le point de vue de l'autre dans ce qu'il a de raisonnable. Il filtre les propos de chacun, passant sous silence les expressions de haine et de colère et vidant les revendications de leur virulence. Il trouve des excuses, plaide les circonstances atténuantes. Par ce travail de réinterprétation, il détruit le système d'attribution du blâme qui attisait l'hostilité mutuelle des antagonistes.

3. *Il aide les parties à trouver un terrain d'entente en S'appuyant sur une règle générale.* L'arbitre encourage les parties à découvrir une solution mutuellement acceptable ; quelquefois, il départage les torts et propose un règlement au litige. Pour ce faire, le tiers impartial cherchera à transcender le point de vue particulier des protagonistes en faisant appel à un principe général. Il dépassera le particularisme des intérêts pour accéder à l'universalité des principes, là où il est possible de trouver un terrain d'entente.

Du meurtre au meurtrier

[Retour à la table des matières](#)

Ces hommes qui vont jusqu'à tuer leur prochain présentent-ils des traits qui nous aideraient à comprendre leur geste ?

Pour trouver une réponse à cette question, nous supposons que l'acte est un révélateur de l'acteur. Il s'ensuit qu'une réflexion sur la nature de l'homicide devrait nous éclairer sur la personnalité du meurtrier.

Le projet de tuer son prochain présente, pour celui qui le conçoit, de réelles difficultés et des risques considérables. Le futur meurtrier doit s'insensibiliser aux souffrances de sa victime (qu'il connaît la plupart du temps). S'il ne l'abat pas du premier coup, il s'expose à une contre-attaque. Par ailleurs, il doit bien se douter que la très grande majorité des homicides sont sanctionnés par de lourdes peines de prison. Et il n'est pas sans savoir que le meurtre fait l'objet d'une réprobation extrême, que les assassins sont regardés avec horreur et ostracisés. Le meurtre présente donc cette caractéristique d'attirer sur son auteur une cascade de conséquences catastrophiques.

Si le meurtrier est passé à l'acte malgré tout, c'est qu'il n'en pouvait plus. Sa femme le trompait ouvertement. Son ennemi persistait à le traiter de manière inique, l'humiliait, le menaçait. Sa victime allait le dénoncer. La situation était intolérable. Il lui fallait mettre un terme à l'injustice, faire cesser l'humiliation, échapper au péril imminent. Dans de telles circonstances, le meurtrier est mobilisé par de puissantes émotions : colère, rage, ressentiment, peur. Obnubilé par l'iniquité, l'insulte, la menace, tout son champ de conscience se concentre sur le moment présent. Il est incapable d'entrevoir les conséquences à long terme du crime qu'il est sur le point de perpétrer. La seule chose qui compte est se venger, vaincre, supprimer un témoin, se défendre.

Le passage à l'acte s'explique donc largement par les pressions qui s'exercent dans la situation où se trouve le meurtrier quelque temps avant l'instant fatal. Mais un citoyen ordinaire ira-t-il jusqu'à tuer dans des circonstances pareilles ? C'est douteux. Car il supporte avec philosophie les petites injustices et n'en fait pas tout un plat. Il fait mine d'ignorer les provocations. Il fait comme la peste les situations où il serait obligé de se battre. Quand il est incapable de les éviter, ses amis l'empêchent d'en venir aux poings. C'est dire que le meurtrier ne se distingue pas de la plupart d'entre nous seulement par son crime mais aussi, premièrement, par sa sensibilité extrême à l'injustice et, deuxièmement, par sa marginalité sociale.

De Greeff (1942 et 1950) soutenait que la plupart des meurtriers qu'il avait examinés se plaignaient constamment des iniquités dont ils croyaient être victime et y réagissaient plus violemment que la plupart des gens. Lors de différends, ils étaient portés à blâmer les autres et à s'absoudre eux-mêmes, ce qui les conduisait à « punir » avec la certitude d'être dans leur bon droit. Le lien entre le sentiment d'injustice subie et l'agression est plus fort que le lien frustration-agression : on réagit plus vivement à un traitement inique qu'à une simple frustration. La prédisposition à se croire victime d'injustices découle de l'égoïsme : celui qui est incapable d'adopter le point de vue d'autrui sera enclin à ne voir que les torts de l'autre, pas les siens, que la frustration dont il souffre, pas celle dont a est la cause. C'est ce que nous apprennent les travaux sur la personnalité criminelle (Pinatel, 1975 ; Yochelson et Samenow, 1976).

La majorité des meurtriers trahissent leur marginalité par trois signes : ils ont des antécédents criminels ; ils n'ont pas d'emploi et ils sont célibataires. Une position sociale aussi précaire les rend peu sensibles aux conséquences catastrophiques qu'entraîne l'acte de tuer son prochain : ils n'ont pas grand'chose à perdre. Qui plus est, leur réseau social est pas très garni en pacificateurs. En cas de conflit, ils n'ont pas grandes chances qu'un tiers impartial et aimant la paix soit disponible pour leur venir en aide. Et pour des raisons évidentes, ils ne voudront pas appeler la police. Ils seront alors réduits à régler le litige par leurs propres moyens, ce qui peut vouloir dire par des moyens violents.

MEURTRIERS ET VICTIMES

[Retour à la table des matières](#)

Les recherches sur l'homicide au Québec puisent à deux sources convergentes : 1) Statistique Canada, qui publie chaque année une analyse précise des tendances de l'homicide, de sa distribution, des caractéristiques des meurtriers, des victimes et des affaires ; ces données proviennent de déclarations que les corps policiers remplissent

tous les Mois ; 2) la revue annuelle des meurtres que G.A. Parent publie dans le journal *Allô Police* depuis 1956. La fiabilité de cette revue et sa concordance avec les données de Statistique Canada ont été établies par Cordeau (1990) et Grenier (1993). Que nous apprennent ces bases de données sur les caractéristiques des meurtriers et de leurs victimes ?

Sexe et âge

[Retour à la table des matières](#)

L'homicide est l'apanage des hommes. Au Québec, entre 1986 et 1996, les suspects, à 89,4% ($n = 1\ 000$), sont de sexe masculin. Du côté des victimes, on trouve 68% ($n = 1095$) d'hommes et 32% ($n = 520$) de femmes. Ces dernières sont trois fois plus souvent tuées que tueuses, mais, même comme victimes, elles sont minoritaires (Beaulieu, 2001). Le fait que l'immense majorité des meurtriers québécois soient des hommes correspond tout à fait à ce qui se retrouve partout ailleurs, notamment au Canada et aux États-Unis. La contribution masculine à ce crime est de l'ordre de 90% pour l'ensemble des homicides canadiens et elle est très proche de 100% quand il s'agit de meurtres perpétrés en dehors du cercle familial (Daly et Wilson, 1988, 1997 et 1999 ; Messner et Rosenfeld, 1999 ; Browne et al., 1999). Au Canada, une solide majorité de victimes sont des hommes (autour de 60%) (Silverman et Kennedy, 1993).

La figure 1 décrivant la distribution de l'âge des protagonistes des homicides montre que le nombre d'accusés augmente rapidement à l'adolescence et diminue progressivement au cours de la trentaine tout en restant élevé. La plupart des meurtriers ont entre 18 et 39 ans. On en compte fort peu avant 18 ans et après 50 ans. L'âge moyen des meurtriers est de 33 ans (âge médian = 31 ans, écart-type = 12,5) alors que la victime est en moyenne âgée de 37 ans (âge médian = 35 ans, écart-type = 17,3).

Figure 1
 Âge des accusés

[Retour à la table des matières](#)

La figure 2 fait ressortir de remarquables ressemblances entre les accusés et les victimes quant à l'état matrimonial : les uns et les autres vivent, à 70 0/0, sans conjoint (la catégorie « célibataire » inclut aussi les individus divorcés, séparés et veufs). Les gens légalement mariés ne représentent que 17,5% des meurtriers et 19,8% des victimes. Notons que 12,9% des meurtriers vivent en union libre et que c'est le statut de 9,6% des victimes.

C'est quand le regard se tourne vers la population en général que ressortent les particularités des protagonistes de l'homicide. En effet, l'Institut de la statistique du Québec (2001) nous informe que, parmi

les hommes du Québec de 15 ans et plus, il se trouve 36% de célibataires, divorcés et veufs, 52% de gens mariés et 11% de partenaires en union libre. Les meurtriers et les victimes forment donc une population atypique. deux fois et demi moins de gens mariés que dans la population générale et presque deux fois plus de célibataires.

Figure 2
État matrimonial des accusés et des victimes (Québec, 1986-1996)

[Retour à la table des matières](#)

Ailleurs qu'au Québec, la situation est semblable. Au Canada, 64% des accusés d'homicide sont célibataires (Wright, 1992 ; Silverman et Kennedy, 1993, p. 9). Aux États-Unis, la plupart des meurtriers et victimes ne sont pas mariés. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les taux d'homicide dans différentes populations varient en raison directe du pourcentage de personnes divorcées (Parker et al., 1999 ; voir aussi Daly et Wilson, 1988 et 1997).

Pourquoi les hommes privés de conjointe sont-ils plus portés au meurtre que les gens mariés ? Leur style de vie y est sans doute pour quelque chose. Le célibataire est plus porté que le père de famille à sortir le soir, ce qui l'expose à des querelles qui risquent de mal tourner (Kennedy et Forde, 1990). Autre hypothèse que nous devons à Daly et Wilson (1997) : les célibataires sans enfant sont enclins à se battre et à prendre des risques parce que, poussés à assurer leur descendance, ils restent engagés dans la compétition pour obtenir les faveurs d'une personne du sexe opposé.

Occupation

[Retour à la table des matières](#)

La figure 3 permet de savoir si les acteurs impliqués dans les homicides déclarés entre 1986 et 1996 au Québec détiennent ou non un emploi.

Une nette majorité de meurtriers sont sans emploi : 62,5% d'entre eux sont inactifs lors de la commission du délit. Un peu plus du tiers d'entre eux occupent un emploi. Du côté des victimes, 50,7% d'entre eues avaient un emploi au moment de leur décès.

Figure 3
Occupation des accusés et des victimes

[Retour à la table des matières](#)

Ces chiffres interpellent. Le fait que seulement 37% de meurtriers travaillent est à mettre en rapport avec les données sur la population générale de la province : en 1991, le taux d'emploi y était de 64% chez les hommes de 15 ans et plus (Statistique Canada, 2001). Un phénomène semblable s'observe ailleurs qu'au Québec. En Amérique du Nord, les meurtriers occupent, pour la plupart, une position marginale sur le marché du travail. Qui plus est, ils sont issus de catégories de la population qui accumulent les handicaps socio-économiques. Au Ca-

nada, 76% des accusés d'homicides de 1991 étaient sans emploi (Wright, 1992). Aux États-Unis, moins de 1% des homicides américains sont commis par les membres des classes moyennes et supérieures, lesquelles comptent pour au moins la moitié de la population (Green, 1993, P. 55-56). Faut-il en conclure que le chômage et la pauvreté sont des causes de l'homicide ? Pas vraiment car les corrélations entre ces variables et les taux d'homicide sont inconstantes. Il ne manque pas de pays pauvres et de régions affectées par des taux de chômage élevés qui ont des taux d'homicide relativement bas. Aux États-Unis, c'est moins la pauvreté que la concentration des handicaps sociaux et économiques qui sont en corrélation avec les taux d'homicide. Chez nos voisins du Sud, les habitants des quartiers qui se signalent par des taux d'homicide excessifs accumulent les difficultés : familles monoparentales vivant sous le seuil de la pauvreté, divorces, chômage chronique. Cette combinaison de maux devient facteur de désorganisation familiale et provoque l'effondrement des contrôles sociaux. Les membres de telles communautés sont incapables de se mobiliser collectivement pour prendre en mains leurs problèmes (Land et al., 1990 ; Sampson et al., 1997 ; La Free, 1999 ; Messner et Rosenfeld, 1999).

Antécédents criminels, réitération et tueurs en série

[Retour à la table des matières](#)

Avant de perpétrer un homicide, faut-il d'abord avoir été un criminel de carrière ou un habitué de la violence ? Et puis, une fois l'homicide commis, son auteur risque-t-il de tuer de nouveau si on lui en donnait l'occasion ?

Les antécédents criminels des meurtriers.

Les données fournies par Statistique Canada et analysées par Beaulieu montrent que, parmi les tueurs dont l'histoire criminelle est connue (294 valeurs manquantes sur 844 cas), 60% avaient des anté-

cédents criminels et 38% avaient déjà commis d'autres crimes de violence. Du côté des victimes, il s'en trouve 45% qui ont un casier judiciaire ; 22% ont un passé de crimes violents.

Le fait qu'une bonne majorité de meurtriers et une forte minorité de victimes avaient un casier judiciaire avant le drame n'est pas particulier au Québec. Au Canada, 67% des individus accusés pour homicide en 2000 avaient un casier judiciaire (Fedorowycz, 2001; voir aussi Wright, 1992). En 1991, 45% des victimes avaient, elles aussi, de tels antécédents. Ces chiffres sont à mettre en rapport avec ce que nous savons de la population générale. En effet, au Canada en 1999, 9% de la population totale avait un casier judiciaire; parmi les hommes, le pourcentage équivalent est de 140/0. C'est dire que le pourcentage des meurtriers ayant des antécédents criminels est 7 fois plus élevé que celui de la population canadienne et 4,7 fois plus que celui de la population masculine du pays (Service correctionnel du Canada, 2001).

La réitération de l'homicide.

Il existe une petite minorité de meurtriers qui n'en sont pas à leur premier meurtre. Après avoir examiné 5 400 affaires de meurtre commis au Québec entre 1956 et 1995, Fabienne Cusson (1996 et 1999) a repéré 131 individus ayant commis plus d'un homicide. Sur une période d'épreuve de 15 ans, elle établit à 4,6% le pourcentage de meurtriers ayant commis de nouveau un meurtre. Ce taux semble bas, mais doit être comparé au risque qu'un citoyen ordinaire présente de commettre un homicide : la probabilité qu'un meurtrier tue de nouveau au cours des 24 années qui suivent son premier homicide est 74 fois plus élevée que celle qu'un Québécois commette un tel crime au cours de la même période.

Il importe de souligner que les taux de réitération varient énormément selon les types d'homicides ; ainsi, les cas de réitération se retrouvent surtout parmi les règlements de compte ou les homicides catégorisés « gratuits, de folie ou sexuels », tandis que les auteurs d'homicides passionnels ou d'homicides querelleurs sont beaucoup moins souvent impliqués dans une autre affaire de meurtre.

Les meurtres en série

La littérature concernant les meurtres en série est si prolifique que nul ne peut l'ignorer. Pourtant, tous ces romans, films, portraits et articles journalistiques entretiennent moult fausses idées sur la question, et ne permettent absolument pas d'avoir l'heure juste au sujet de ce phénomène somme toute exceptionnel. En effet, les chercheurs s'étant intéressés aux meurtres en série sont généralement plus préoccupés de trouver les raisons qui ont poussé tel individu à commettre de telles atrocités qu'à donner un estimé fiable de son étendue. Combien le Québec compte-t-il de vrais tueurs en série, c'est-à-dire d'individus qui ont commis trois meurtres sexuels ou plus lors d'occasions distinctes ? (Le tueur en série dont nous parlons ici doit être distingué du tueur de masse, qui, comme Lépine à l'École polytechnique, a tué 14 jeunes filles en un seul épisode, et du tueur à gage, qui ne tue pas pour des motifs sexuels.) G.A. Parent, sans doute l'auteur le mieux renseigné au Québec sur le meurtre, ne parvient à identifier que trois tueurs sexuels en série au cours des 40 dernières années. Le premier est Léopold Dion, criminel qui avait tué une femme en 1940, puis, après avoir été libéré, tua en 1963 4 garçons de 8 à 13 ans après les avoir violés. Le deuxième est Wayne Boden soupçonné d'avoir étranglé 10 femmes dans la région de Montréal au début des années 1970 et qui a avoué 3 de ces crimes. Le troisième est William Fyfe qui, en 2001, a avoué 9 meurtres de femmes (Parent, 2000 et 2001).

UNE TYPOLOGIE DES HOMICIDES

[Retour à la table des matières](#)

Pour appréhender la diversité des homicides, les auteurs ont élaboré toutes sortes de typologies sans qu'aucune ne s'impose. Boisvert et Cusson (1994) en ont construit une qui s'inspire de celle que G.A. Parent utilise depuis des années pour sa revue des meurtres dans *Allô Police*. Elle repose sur l'idée selon laquelle il est intellectuellement fécond de distinguer les homicides : 1) impliquant des conjoints ; 2)

commis au sein de la famille ; 3) entre connaissances ou étrangers ; 4) entre membres du milieu criminel ; 5) au terme d'une querelle ; 6) au cours d'un vol ou d'un viol. Ces auteurs ont classé 303 homicides commis sur l'île de Montréal de 1985 à 1989 (59 cas indéterminés ont été exclus de l'analyse) en gardant à l'esprit ces distinctions avec le résultat qui suit.

Homicides querelleurs et vindicatifs	25,1%
Règlements de compte	16,5%
Homicides associés à un vol	19,1%
Homicides conjugaux	16,5%
Homicides associés à un viol	1,3%
Homicides familiaux	6,8%
Autres	14,5%

Les homicides clairement causés par la maladie mentale sont fort rares : entre 1994 et 2001, Parent (1999, 2000, 2001, 2002) en compte deux par année en moyenne dans tout le Québec.

Dans la présente section, nous reprenons cette classification avec cette différence que, plutôt que de traiter des homicides familiaux, nous avons choisi de décrire les homicides commis par une femme.

L'homicide querelleur et vindicatif

[Retour à la table des matières](#)

C'était au bar Chez Marie à Trois-Rivières durant la nuit du samedi au dimanche. Vers trois heures du matin, cinq clients s'y trouvent encore. Deux amis passablement éméchés débattent avec passion des mérites de la musique qu'ils écoutent. L'un aime, l'autre pas. Les esprits s'échauffent au point que l'un des buveurs, Gérard (27 ans) casse une bouteille de bière sur le rebord d'une table et frappe son camarade,

Raynald (38 ans) avec le tesson. La victime perd beaucoup de sang. L'agresseur l'aide à s'éponger. Malgré ses blessures, Raynald réussit à quitter le bar. Peu après, il y revient armé d'un couteau et sans dire un mot, il le plante dans le dos de Gérard qui meurt quelques heures plus tard d'une hémorragie interne (J. Fortier, Allô Police, 14 janvier 1990).

Par homicide querelleur et vindicatif, nous entendons le fait de tuer au cours d'une bagarre ou par vengeance. Le coup décisif a été précédé par un échange de propos hostiles, souvent de coups. N'appartient pas à cette catégorie, les homicides impliquant des adversaires unis par un lien familial ou conjugal et les meurtres résultant d'un conflit surgi au cours d'une entreprise criminelle. Sur l'homicide querelleur et vindicatif au Québec, voir Boutin et Cusson (1999) et Beaulieu (2001). Parmi les travaux américains qui se démarquent, signalons : Luckenbill (1977), Felson et Steadman (1983), Daly et Wilson (1989 : chap. 6) et Tedeschi et Felson (1994 : chap. 8-9).

Si ce type d'homicide met aux prises deux hommes qui ne sont pas unis par un lien de parenté, la plupart du temps, ils se connaissent. Il n'est pas du tout exceptionnel qu'ils soient des amis. C'est précisément parce qu'ils se connaissent et qu'ils se fréquentent que surgit entre eux un motif de discorde. Comme on le voit dans l'exemple, l'enjeu initial de la querelle paraît quelquefois tout à fait insignifiant, surtout quand il est évalué rétrospectivement à la lumière de l'issue tragique de l'affaire. Son importance tient au fait qu'il enclenche le processus fatal. Craignant d'être pris pour un lâche par les spectateurs, aucun des antagonistes ne voudra céder du terrain. Les deux répliqueront à l'insulte par une parole plus blessante encore et au coup par une frappe encore plus forte. Quelquefois, l'un des combattants est tué sur le champ. D'autres fois, comme c'est le cas ici de Raynald, l'un d'eux bat en retraite, prend la résolution de se venger, s'arme et retrouve son ennemi pour en finir avec lui une fois pour toutes.

Meurtriers et victimes

L'homicide querelleur est, à toutes fins utiles, un monopole masculin. À Montréal, durant les années 1954-1962, il est commis exclusivement par des hommes ; durant la période 1985-1989, 99% des

meurtriers sont de sexe masculin, la seule femme impliquée dans ce genre de conflit ayant tué parce qu'elle avait été attaquée. La domination masculine n'est pas aussi absolue du côté des victimes, mais elle reste écrasante : 87% d'entre elles sont des hommes (Boutin et Cusson, 1999, p. 95).

L'âge moyen des meurtriers est de 30 ans ; celui des victimes de 36 ans (les données de Boutin et Cusson pour Montréal concordent avec celles de Beaulieu sur les homicides entre connaissances et amis au Québec où on trouve des âges moyens de 31 ans pour les meurtriers et de 37 ans pour les victimes).

Parmi les protagonistes montréalais dont les antécédents sont connus, on compte 58% de meurtriers ayant un casier judiciaire, contre 36% chez les victimes (à l'échelle du Québec, 69% des auteurs d'homicides entre connaissances et amis avaient un casier judiciaire contre 56% chez les victimes). La plupart des meurtriers ont donc un passé criminel. La tendance est moins marquée chez les victimes ; il n'en reste pas moins que celles-ci ont un passé plus chargé que la plupart des citoyens ordinaires.

Les protagonistes de l'homicide querelleur sont en majorité des célibataires (69% chez les meurtriers et 58% chez les victimes à Montréal).

Bref, l'individu qui se rend coupable d'un homicide querelleur et vindicatif est un célibataire de sexe masculin dans le début de la trentaine ayant des antécédents judiciaires et qui finit par tuer un homme un peu plus vieux et moins criminalisé que lui (voire pas criminalisé du tout). Ni l'un ni l'autre n'entretiennent une relation stable avec une femme et dont une grande respectabilité ; ces traits étant plus marqués chez le meurtrier que chez la victime. S'ils se battent, c'est qu'ils ont pas grand-chose à perdre : ils peuvent se permettre de prendre des risques.

Ambiance festive

Les conflits qui finissent dans le sang éclatent dans les lieux et durant les moments de la vie où nous passons nos loisirs. À Montréal,

les homicides querelleurs sont perpétrés dans une résidence privée (48% des cas), un débit de boisson ou restaurant (16%). Il y a une dizaine d'années, les homicides étaient surtout commis durant les fins de semaine, alors que ces dernières années, ils se répartissent assez également sur les sept jours de la semaine (Parent, 2002). Dans 49% des cas, le drame se passe entre 20 heures et 4 heures du matin et, dans 22% des cas, il se produit entre 8 heures et 16 heures (Beaulieu, 2001, p. 38). C'est dire qu'on tue son prochain beaucoup plus souvent au cours de la soirée ou de la nuit que durant les heures de travail. Il est exceptionnel qu'un homicide querelleur soit commis par un travailleur là où il travaille. C'est durant les moments et dans des lieux associés aux loisirs que les gens se battent et s'entretuent. Inversement, le travail semble un antidote contre la violence.

Si le loisir - surtout festif - fournit le contexte de l'homicide, c'est qu'on y note une intensification de l'interaction sociale favorisée par la consommation de boissons alcooliques. Chacun discute ferme, plaisante, se met en valeur. Survient le mot de trop, la blague offensante, la parole blessante. L'alcool aidant, les contraintes sociales sont levées : il n'est pas nécessaire d'être aussi raisonnable qu'en temps normal. En période de festivité, nous nous autorisons à mettre entre parenthèses l'ordre, la tempérance, le contrôle de soi. Et qu'arrive-t-il ? On s'excite et se croit tout permis ; puis on se bouscule et se fâche. Étant effervescence collective et libération des contraintes, la fête flirte avec la violence. Mais il arrive que les choses dérapent et que les acteurs se laissent entraîner par la surenchère.

Déroulement

Deux hommes qui sont des amis, connaissances, colocataires ou voisins en viennent à se disputer. Le conflit à l'origine du drame grave quelquefois autour de la rivalité sexuelle : ils courtisent la même femme. D'autres fois, c'est l'argent qui sert de pomme de discorde ; à moins qu'une grossièreté ne mette le feu aux poudres. Il arrive que le bruit nocturne du voisin suffise à allumer la mèche. Comme nous l'avons vu, un désaccord sur un sujet aussi anodin que la musique peut même finir très mal. Au cours de l'altercation, chacun des antagonistes tente d'abord de faire céder l'autre. Le ton monte. On en vient à s'of-

fenser publiquement. Avant d'en venir aux mains, on s'est échangé insultes et menaces. Pour finir, le meurtrier s'empare d'une arme ou va en chercher une (à Montréal, un couteau dans 50% des cas, une arme à feu dans 21% des cas) et porte le coup fatal.

Le rôle des tiers

L'analyse du rôle des tiers dans 50 cas d'homicides querelleurs commis à Montréal de 1985 à 1989 montre qu'au cours du drame, les pacificateurs brillent par leur absence. Des tierces parties sont présentes dans un peu plus de la moitié des cas (56%). Quand un tiers est présent, il se confine à un rôle passif dans plus de la moitié des cas et il s'implique dans le combat aux côtés de l'un ou l'autre ennemi dans un cas sur trois. Finalement, un tiers tente de modérer l'ardeur des combattants dans seulement 7% du total (Boutin et Cusson, 1999, pp. 103-104). En d'autres termes, dans l'immense majorité des homicides querelleurs, les tiers sont soit absents, soit passifs, soit des partisans. Très rarement, tentent-ils de rétablir la paix entre les parties. Cela signifie que, si des chicanes se soldent par une mort d'homme, ce n'est pas seulement à cause de la pugnacité des adversaires, mais encore en raison de l'absence d'un tiers capable de s'interposer, de séparer les ennemis, de les calmer, d'ouvrir la négociation, de proposer une solution de compromis. Absence fatale, car alors personne West là pour libérer les ennemis de l'obligation de rendre les coups.

Le règlement de compte

[Retour à la table des matières](#)

Hamel, un membre fondateur du chapitre Nomads et un associé en affaires du chef guerrier Maurice « Mom » Boucher, était attendu par deux tueurs qui l'ont surpris sur le terrain de stationnement d'édifices commerciaux, au 1600, boulevard Saint-Martin Est, à Laval. Il venait d'accompagner sa conjointe et leur tout jeune enfant chez le pédiatre. Un peu après 15 h, il a quitté le cabinet du médecin. Comme de nombreux pères de famille, à a offert à sa compagne de l'attendre alors

qu'il allait chercher son véhicule. En approchant de sa Jeep Grand Cherokee noire, il a été surpris par deux hommes. Les détonations ont retenti avant même qu'il ait pu monter dans le véhicule. La lunette arrière a volé en éclat et le motard a commencé à courir pour échapper à ses assaillants. Dès les premiers coups de feu, des témoins ont communiqué avec le 911. Plusieurs ont vu les tueurs pourchasser Hamel qui tentait de se faufiler entre les voitures garées sur le terrain de stationnement. Il a finalement été coincé en souricière près d'une voiture rouge et a été touché une première fois. Il s'est effondré et, avant même qu'il ait pu esquiver un geste, un tueur était près de lui pour vider le chargeur de son arme en visant principalement la tête. [...] Le sergent Guy Ouellette, l'expert dans le domaine pour la SQ, est convaincu, pour sa part, que ceux qui ont planifié le meurtre voulaient lancer un message : « En tuant Normand "Biff" Hamel, on visait directement l'emblème des Hells et plus particulièrement l'entourage de "Mom » Boucher » (Richard, 2000, p. 6, in Gignac, 2001).

Les règlements de comptes comprennent ici les meurtres provoqués par un conflit lié aux activités criminelles des protagonistes. Le meurtrier et sa victime sont donc tous deux impliqués dans des activités illégales. Il existe toutefois certaines exceptions où des innocents deviennent victimes de ce genre d'homicide : c'est le cas lorsqu'il y a erreur sur la personne, quand le meurtrier se débarrasse aussi d'un témoin gênant, ou alors lorsque la balle ou l'explosion fauche un malchanceux qui passait au mauvais endroit, au mauvais moment.

L'étude la plus significative sur les règlements de compte demeure la thèse de Gilbert Cordeau, soutenue en 1990, d'où proviennent la majorité des faits présentés dans cette section.

Les meurtriers et les victimes

Plus encore que parmi les protagonistes des homicides querelleurs, les tueurs et les victimes de règlements de comptes se ressemblent et partagent plusieurs caractéristiques, ce qui va de soi quand on pense qu'il s'agit avant tout de compétiteurs ou de complices également impliqués dans une carrière criminelle. L'homogénéité des traits caractéristiques des meurtriers et des victimes de règlement de compte permet aisément d'en faire un portrait assez fiable. Les antagonistes des

règlements de comptes sont des hommes dans 98,3% des cas ; ils ont, en moyenne, 31 ans. Presque tous (98%) ont des antécédents judiciaires (ce qui, compte tenu de la définition, va de soi).

Les auteurs de règlements de comptes peuvent être regroupés en fonction de leur rôle dans le meurtre. Ainsi, on peut distinguer : 1) les indépendants qui tuent pour leur propre compte (un peu plus des deux tiers) ; 2) les tueurs à gages qui tuent pour le compte d'autrui ; 3) les employeurs qui engagent les tueurs.

Les conflits

La typologie de conflits à la source des règlements de compte conçue par Cordeau part de deux observations : les membres du milieu criminel risquent de perdre la liberté si leurs collègues sont trop bavards et ils sont privés de recours légaux leur permettant de faire respecter la parole donnée. Cette situation conduit à trois types de conflits pouvant mener au meurtre : conflits de délation, conflits transactionnels et conflits de compétition.

Les conflits de délation. Ils regroupent tous les cas où un complice parle trop ou se met à table. Les crimes dont il est question dans ces bavardages ou dénonciations ont tendance à être graves, meurtres, vols à main armée, grosses transactions de drogues.

Les conflits transactionnels. Ils éclatent quand les ententes verbales entre co-délinquants ne sont pas respectées : chicanes entourant le partage du magot après un vol qualifié, disputes avec un receleur, fraude... Pour des raisons évidentes, de tels différends ne peuvent être réglés par le recours aux tribunaux ; en cas de litige, c'est à coups de revolver que l'on risque de trancher.

Les conflits de compétition. Finalement, on trouve des conflits de compétition, généralement liés au contrôle d'un territoire, puisque les profits dépendent de l'étendue de la clientèle. Il s'agit alors presque toujours de conflits liés au trafic de drogue. Comme ils impliquent généralement des groupes de délinquants, le meurtre peut déclencher une guerre entre gangs et faire de nombreuses victimes.

Le déroulement

Le type de conflit à l'origine du meurtre n'est pas sans rapport avec le déroulement de l'acte lui-même. Dans le cas de conflits transactionnels, le règlement de compte devient une mesure de dernier recours et sera généralement précédé de menaces proférées dans le but de récupérer l'argent, de faire respecter le contrat. C'est seulement si les menaces de représailles demeurent inefficaces que la sanction tombe. Le meurtrier renonce à se faire dédommager et décide de tuer pour assurer sa crédibilité et dissuader d'autres clients ou complices de faire de même. Toutefois, ce jeu est très dangereux, puisqu'il arrive que l'individu menacé prenne les devants et tue, se débarrassant du même coup de ses dettes et de la peur d'être éliminé.

Comment abattre un criminel sur ses gardes et peut-être armé ? Une première tactique consiste à attirer la victime, souvent un ancien complice ou ami, dans un guet-apens sous un prétexte quelconque. La deuxième se présente comme une attaque menée souvent dans un bar, restaurant ou autre endroit que la victime a l'habitude de fréquenter. Les tueurs ont recours à cette tactique contre un ennemi avéré. Il arrive aussi que les règlements de compte soient spontanés, généralement lorsque les protagonistes se sont rencontrés par hasard.

L'homicide associé au vol

[Retour à la table des matières](#)

Un samedi soir, un chauffeur de taxi fait monter à bord de sa voiture deux clients. Une fois à bord, ceux-ci tentent de lui voler sa recette de la journée à la pointe d'un couteau. Le chauffeur résiste ; il est alors poignardé. Les meurtriers le poussent ensuite hors du véhicule en marche et prennent la fuite. Moins de 48 heures plus tard, le véhicule était retrouvé incendié au centre-ville de Montréal (Laroche, La Presse, 4 novembre 2001).

Les homicides associés à un autre délit représentent 14% de l'ensemble des homicides commis au Québec entre 1954 et 1989, 83% de ceux-ci survenant lors de la commission d'un vol (Grenier, 1993). Les homicides associés à un autre délit entre 1985 et 1989 à Montréal représentent 22,4% de l'ensemble des homicides, près de 67% étant associés à un vol (Tremblay, 1996).

Meurtriers et victimes

Au Québec, entre 1986 et 1996, les auteurs d'un meurtre lié au vol sont des hommes dans 96,3% des cas. Les victimes sont de sexe masculin dans 82,7% de ces incidents. Les proportions sont similaires pour les homicides commis à Montréal de 1985 à 1989 (Tremblay, 1996). Les agresseurs qui tuent lors d'un vol sont plus jeunes que les auteurs de toutes les autres catégories d'homicide, et les victimes sont plus âgées. Au Québec, les personnes accusées d'un homicide associé au vol ont en moyenne 26 ans, alors que celles qui sont impliquées dans les homicides en général ont 33 ans. Les victimes sont plus âgées avec une moyenne de 50 ans contre 37 ans. Si ces meurtriers sont plus jeunes que les autres, c'est principalement dû au fait qu'ils sont d'abord des voleurs (Tremblay, 1996).

La très grande majorité des assassins (94%) sont célibataires au moment du passage à l'acte. La plupart ont des antécédents criminels. Dans la très grande majorité des cas, ils n'ont pas d'emploi.

Les homicides qui surviennent lors d'un vol impliquent dans des proportions similaires des amis et des connaissances (48,1%) ainsi que des étrangers (47,4%).

Le crime, les armes, les complices, les motivations

Le moyen le plus souvent utilisé par le voleur pour supprimer sa victime est l'arme à feu (53% des cas) ; dans 26% des incidents, il a recours à une arme blanche.

Les homicides qui surviennent lors d'un vol sont perpétrés par deux comparses dans 21,5% des cas. Entre 1986 et 1996, 61,5% de

ces drames surviennent dans des résidences privées, 18,3% dans d'autres lieux et 10,1% dans des établissements commerciaux. Lorsque l'homicide survient à domicile, il s'agit dans 93,3% des cas de celui de la victime.

Tremblay (1996) démontre que le gain obtenu par les meurtriers est presque toujours minime : 45,3% des meurtres crapuleux commis entre 1985 et 1989 n'ont apporté aucun gain financier au voleur et seulement 7,5% ont permis de cumuler plus de 5 000 \$. Près du quart de ces délits ont rapporté moins de 50 \$

La médiocrité pathétique de ces gains fait voir que, loin d'être des assassins prêts à tout pour empocher un gros magot, ces meurtriers sont d'abord de petits criminels qui, au cours d'un braquage ou d'un cambriolage, rencontrent une résistance inopinée ou s'affolent. Quelquefois la victime meurt accidentellement : les cambrioleurs l'avaient ligotée et bâillonnée, et elle est morte étouffée ; ou encore le braqueur voulait l'assommer et il a frappé trop fort. Il arrive aussi qu'un témoin compromettant soit tué. Voyant la victime s'écrouler, près de la moitié des meurtriers prennent la fuite sans emporter quoi que ce soit.

L'homicide conjugal

[Retour à la table des matières](#)

Depuis trois semaines, Geneviève, une étudiante de 19 ans, demeure avec Sylvain, un biochimiste de 23 ans. La veille du drame, à la suite d'une querelle, elle se réfugie chez sa mère. Le lendemain, dans l'avant-midi, elle retourne à son appartement pour y prendre ses effets. Comme son copain s'y trouve, elle en profite pour lui annoncer qu'elle le quitte. Sylvain n'accepte pas la chose et une violente dispute éclate. Durant l'altercation, Sylvain poignarde Geneviève à 34 reprises, dont au moins 5 fois dans le dos. Sylvain est arrêté, accusé de meurtre au 2e degré et trouvé coupable d'homicide involontaire. Il est condamné à 8 ans d'emprisonnement (Cusson et Boisvert 1994, p. 131).

L'homicide conjugal est ici entendu comme l'acte de tuer une personne à laquelle le meurtrier a ou avait été lié par un rapport matrimonial, quasi matrimonial ou amoureux. Ce type d'homicide se caractérise donc par la relation qu'entretenaient le meurtrier et sa victime : mariage, union de fait ou rapport amoureux relativement durable. La définition inclut les cas où un ex-mari tue son ex-femme quelque temps après un divorce ou une séparation. Sur l'homicide conjugal au Québec, la thèse de doctorat de R. Boisvert (1996) est la source la plus complète. Voir aussi Boisvert et Cusson (1994), Cusson et Boisvert (1996), Boisvert et Cusson (1999), et Beaulieu (2001). Sur l'homicide conjugal ailleurs qu'au Québec, les auteurs à signaler sont De Greeff (1942) ; Daly et Wilson (1988,1997) ; Wilson et Daly (1992,1993) ; et Browne et al. (1999).

L'homicide conjugal fait partie de cet ensemble plus vaste englobant les actes de violence conjugale mortels ou non ; il en occupe le sommet de gravité. Il existe une continuité entre le coup de poing donné par le mari à sa femme et le coup de feu qui lui enlève la vie. C'est ainsi que, sur 100 homicides entre conjoints commis au Canada en 2000, 70 avaient été précédés d'actes de violence conjugale connus de la police (Fedorowycz, 2001). De plus, lorsqu'un homme bat ou tue sa femme, il le fait souvent pour la même raison : parce qu'il voulait la dominer et la posséder de façon exclusive, alors qu'elle s'y refusait ou voulait rompre (Wilson, Johnson et Daly, 1995 ; Boisvert et Cusson, 1999). Enfin, les facteurs associés au risque couru par une femme d'être tuée par son conjoint sont sensiblement les mêmes que les facteurs liés au risque d'être battue. Malgré tout, la spécificité de l'homicide conjugal ne doit pas être perdue de vue : la proportion de conjoints violents qui finissent par tuer est infime, et il ne manque pas d'auteurs d'un homicide conjugal qui n'avaient jamais frappé leur conjointe auparavant.

Les meurtriers

Au Québec, de 1986 à 1996, 84,5% des homicides conjugaux avaient été perpétrés par un homme ; dans 82% des cas, la victime était une femme. Pas de surprise. Notons quand même que 15,5% de ces crimes ont été commis par une femme, un pourcentage supérieur à celui que l'on trouve dans l'ensemble des homicides (10,6%). Aux

États-Unis, la participation féminine à ce type d'homicide est beaucoup plus élevée. En effet, entre 1976 et 1985, le pourcentage d'homicides conjugaux commis par une femme s'élevait à 43% (Wilson et Daly, 1992).

Le meurtrier conjugal est relativement âgé : en moyenne 42 ans (la moyenne pour l'ensemble des homicides commis au Québec entre 1986 et 1996 étant de 33 ans). Cinquante-sept pour cent de ces meurtriers sont sans emploi (contre 66% pour l'ensemble des auteurs d'homicides). Ils ont des antécédents judiciaires dans 44% des cas (contre 60% pour l'ensemble des meurtriers). Comme on peut le voir, l'individu qui se rend coupable d'un homicide conjugal est, en moyenne, plus âgé que la plupart des meurtriers, moins criminalisé et un peu moins souvent chômeur. Les données américaines vont dans le même sens. Par ailleurs, Marvel et Moody (1999, p. 880) constatent que les hommes qui tuent leur femme ont des antécédents criminels presque aussi chargés que les délinquants en général, partageant du reste les mêmes caractéristiques que ces derniers. Selon ces auteurs, ces similitudes expliquent pourquoi les facteurs sociaux qui sont associés aux homicides conjugaux sont les mêmes que ceux qui agissent sur l'ensemble des homicides.

Une parenté du même ordre unit les conjoints violents (pas nécessairement meurtriers) et les délinquants chroniques. Les uns comme les autres ont tendance à être issus d'un milieu familial perturbé ; ils ont des antécédents criminels variés, combinant des délits violents et non violents ; ils ont une histoire professionnelle marquée par une succession d'emplois non qualifiés, par l'instabilité et par des périodes de chômage. Enfin, l'alcoolisme est une caractéristique fréquente des conjoints violents (Fagan et Browne, 1994 ; Farrington, 1994 ; Moffit et al., 2000).

Couples précaires

Les couples détruits par la mort violente de l'un des conjoints aux mains de l'autre n'étaient unis par un mariage en bonne et due forme que dans 37% des cas. Dans les 63% restant, le meurtrier était un conjoint de fait (29%), divorcé ou séparé (22%), célibataire (12%). Contrairement à ce que pourrait laisser croire l'expression « homicide

conjugal », le lien conjugal n'est pas, la plupart du temps, un rapport sanctionné par la cérémonie du mariage. Par ailleurs, au Canada, les taux d'homicide par million de couples sont 8 fois plus élevés au sein des unions libres que dans les couples mariés quand c'est l'homme qui tue la femme et 15 fois plus quand c'est la femme qui tue l'homme (Wilson et Daly, 1994 ; Boisvert, 1996, p. 43). Des différences aussi massives entre couples mariés et non mariés s'observent aussi aux États-Unis. Elles peuvent s'expliquer d'abord par un effet d'auto-sélection : les personnes qui optent pour le mariage sont sans doute des gens plus stables, plus pondérés, plus contrôlés, plus prudents que les autres. Mais il est douteux que ceci suffise à rendre compte de l'énorme surreprésentation des couples non mariés dans l'homicide. Il se pourrait que la nature même du lien entre les conjoints y soit pour quelque chose. Ce que les unions libres et les rapports amoureux entre célibataires ont en commun, c'est la précarité : la dissolution du couple y est une éventualité plus probable que chez les conjoints mariés. Or, la rupture unilatérale apparaît comme un moment dangereux dans la vie d'un couple. C'est ce que nous verrons à l'instant.

Les raisons de tuer

Pour savoir à quoi s'en tenir sur les raisons qui ont poussé les meurtriers à tuer leur conjoint, Cusson et Boisvert (1994) ont classé les 77 homicides conjugaux commis à Montréal entre 1954 et 1962 et entre 1985 et 1989. Ils ont alors constaté qu'une catégorie dominait nettement toutes les autres : 55% des affaires avaient été motivées par le désir de possession sexuelle de la femme. Un homicide tombait dans cette classe, appelée possession, chaque fois qu'un homme tuait la femme qui lui annonçait qu'elle rompait ; qui s'était séparée ou divorcée contre la volonté de son mari ou qui entretenait une liaison avec un autre homme. Dans tous les cas, il était clair que l'homme avait tué parce qu'il refusait absolument la rupture, la séparation ou la liaison. Bref, ce qui est communément appelé « la jalousie » fournit le motif principal de l'homicide conjugal.

La deuxième catégorie relevait de la querelle : 23% des homicides furent classés sous cette rubrique. Les autres catégories n'incluaient que peu de cas : l'euthanasie (4%), l'homicide défensif (2,6%), la libé-

ration (2,6%), l'homicide instrumental (motivé par le gain : 1%), l'accident (1%). Dans les autres affaires, la raison de l'homicide n'avait pas pu être déterminée. En Floride, Rasche (1993) a obtenu des résultats semblables. Dans la catégorie « possessiveness », elle a placé 49% de ses homicides conjugaux ; « la querelle » (argument) regroupe 21% des affaires et « l'autodéfense », 15% des cas (le reste comprend les catégories « abus », « indéterminé » et « autres »). Selon Daly et Wilson (1988), la prédominance de la volonté masculine de possession exclusive est un phénomène universel dans l'homicide conjugal.

Le déroulement de l'homicide par possession peut être réparti en cinq étapes.

1. Un jour, un homme qui a pris l'habitude de contrôler de façon constante sa conjointe, fait face à une situation inimaginable : la femme dont il ne peut se passer vient de le quitter, ou s'y prépare ou encore entretient une relation coupable avec un autre. Il est incapable d'accepter le fait et se sent trahi. Il juge qu'elle n'a aucun droit de rompre unilatéralement. Et pourtant, il ne peut que se rendre à l'évidence : sa femme est fermement résolue à partir, elle est déjà partie ou elle a un amant.
2. L'homme oppose alors un refus formel à la décision de sa femme. Il prétend avoir des droits imprescriptibles sur elle. Il lance des ultimatums. Il parle de suicide. Il menace de la tuer. Il se procure une arme.
3. La femme revendique son droit à la liberté. Elle affiche une décision irrévocable de partir. Elle pose des gestes irrémédiables : elle quitte le domicile conjugal pour n'y plus revenir ; elle entame une procédure de divorce et va jusqu'au bout ; elle affiche sa liaison et vante les performances sexuelles de son amant.
4. Les relations deviennent de plus en plus acrimonieuses. Les conjoints s'échangent des insultes, des menaces, des coups. Quelquefois, cette phase dure des semaines, des mois, des années. L'homme pourchasse son ex-femme. Il la harcèle continuellement. Il la bat.

5. Désespérant de tout et voyant que sa femme ne lui reviendra pas, l'homme mûrit la décision d'assassiner la femme. Quelquefois, il l'abat froidement ; d'autres fois, il se laisse entraîner par sa rancune et sa haine, puis, dans un paroxysme de rage, il frappe sa victime de multiples coups, beaucoup plus qu'il n'en faut pour la tuer.

À côté de la possession, la querelle occupe une place moins importante et paraît moins spectaculaire que la possession. Il n'en reste pas moins qu'elle domine dans près d'un quart des homicides conjugaux et qu'elle se surajoute à la jalousie comme facteur aggravant dans de nombreux homicides par possession. Comme chacun le sait, les motifs de dispute ne manquent pas au sein d'un couple et il n'est pas tellement rare qu'une altercation débouche sur un échange de coups. Au fond, la querelle conjugale qui se termine par la mort de la femme ou de l'homme n'est pas différente de l'homicide querelleur dont il a déjà été question dans ce chapitre. Elle aussi s'analyse en termes de conflit et d'escalade. Les conjoints se disputent à propos des enfants, du partage des corvées de ménage, de l'argent... Chacun croit dur comme fer à son bon droit. La chicane s'envenime. Les vieux griefs refont surface. Puis la violence de l'un répond à l'hostilité et à la violence de l'autre. L'action est réciproque et les parties sont emportées par un mouvement de surenchère. Malheureusement, le couple est isolé : les liens avec la parenté sont ténus ou inexistants ; les amis dosent mettre les pieds à la maison : nulle force d'interposition ne viendra mettre un terme à la montée aux extrêmes.

L'homicide sexuel

[Retour à la table des matières](#)

Le soir du meurtre, Jacques était à la recherche d'une femme pour la nuit. Aux environs de minuit, il aperçoit une jeune femme très intoxiquée. Il la convainc de venir à son appartement et lui offre une bière. Il la conduit ensuite au lit, la caresse puis la déshabille. Il tente de la pénétrer mais la jeune femme s'objecte. Exaspéré, Jacques veut la chasser, mais elle reste, invoquant qu'elle n'est pas en état de rentrer

chez elle. Ils continuent alors à s'embrasser et il tente à nouveau sa chance. Une fois de plus elle s'y refuse et se débat. Emporté par la colère, il la serre au cou pour la maîtriser, mais elle lui assène un coup de genou aux parties génitales qui le projette contre un miroir qui se brise en éclats. C'est alors qu'il l'étrangle. Selon sa version, il s'est imaginé à la place de son père alors qu'il battait sa mère et s'est dit que c'était à son tour d'avoir son jouet. Il prend un marteau et lui donne un coup fatal sur la tête, puis deux autres coups sur le corps pour s'assurer qu'elle était bien morte. Puis il lui mord les seins, les épaules, le ventre et les cuisses. Enfin il se débarrasse du cadavre en le plaçant dans une boîte de carton qu'il dépose parmi des déchets. Convaincu d'avoir réussi le « meurtre parfait », il répète à peu de choses près le même crime 11 jours plus tard, ce qui conduit à son arrestation et à l'aveu du premier (Campos et al., 2001).

L'homicide sexuel est l'acte de tuer dans un contexte de sexualité avéré par divers signes : la victime est retrouvée nue, elle a été violée, etc. (Beauregard, 1999). Il s'agit d'un type de crime très rare : 4,8% de l'ensemble des homicides dans les données de Beaulieu (2001) ; 1,3% dans celles de Boisvert et Cusson (1994).

Les meurtriers et les victimes

Les meurtriers sexuels analysés par Chéné (2000) avaient, en moyenne, 29,9 ans, ce qui les distingue très peu des autres types de meurtriers. La très grande majorité d'entre eux étaient sans conjoint au moment du délit, soit parce qu'ils étaient célibataires (69,2%), soit parce qu'ils étaient séparés, divorcés ou veufs (12,8%). Près de la moitié (48,7%) des meurtriers sexuels avaient un emploi, tandis que 27% étaient chômeurs ou bénéficiaient d'aide sociale. Les 24,3% restants étaient soit étudiants, retraités, itinérants ou invalides au moment de l'agression.

Une majorité des meurtriers sexuels étudiés par Chéné (2000) avait eu des démêlés avec la justice avant les faits. Plus spécifiquement, 67,7% des tueurs avaient un casier judiciaire adulte, pour des crimes sexuels (29,3%), des crimes violents (44,7%) ou pour des crimes non violents (67,6%). Rappelons que Chéné a étudié spécifiquement les

crimes commis sur des femmes de plus de 14 ans. Elle exclut donc de la population étudiée les victimes masculines et tous les enfants. Alors que 48,8% des homicides sexuels sont commis auprès de connaissances et que 44,2% des victimes étaient étrangères à leur agresseur, il est intéressant de noter qu'à peine 7% des protagonistes de ce type de meurtre sont des proches. Cette proportion est très différente lorsque l'issue du viol n'est pas la mort, puisque, alors, les victimes sont des proches des agresseurs dans près de 30% des cas.

Le déroulement

Chéné a établi que le meurtre sexuel se distingue du viol d'abord par le fait que le meurtrier s'acharne plus que le violeur à humilier sa victime. De plus, les meurtriers sexuels éprouvent plus souvent de la colère, avant et durant le passage à l'acte, cette émotion étant accompagnée le plus souvent d'un sentiment de vengeance, même si celui-ci n'est pas toujours dirigé directement vers la victime elle-même, mais parfois vers les femmes en général. Il importe aussi de noter que les meurtriers sont moins excités sexuellement au moment de l'agression. Tout se passe comme si l'excitation sexuelle était un inhibiteur de la violence grave, et qu'elle réduisait le risque pour la victime d'être tuée. La drogue et surtout l'alcool ont un rôle décisif : plus de 80% des tueurs avaient bu (cette consommation est en relation avec la gravité et l'issue de l'agression sexuelle). Deux autres facteurs situationnels contribuent au passage du viol au meurtre : l'agresseur est en possession d'une arme et la victime résiste. (Trois victimes de meurtre sexuel sur quatre ont résisté à leur agresseur, à la fois verbalement et physiquement, mais il est impossible de déterminer si la résistance a été causée par la violence de l'agression ou si c'est la résistance qui a rendu l'agresseur encore plus violent). Finalement, un crime sexuel d'une durée d'une heure ou plus risque plus souvent de finir en homicide qu'un crime plus court.

Sadiques et colériques. Beauregard (1999) a identifié deux types de scénarios de meurtres sexuels. L'auteur d'un meurtre sadique prémédite son crime ; choisit sa victime ; prend son temps ; l'humilie et la mutilé. De son côté, le colérique agit de manière impulsive ; il ne

choisit pas sa victime avec soin ; l'humilie rarement ; laisse le cadavre sur la scène du crime ; et finit par se dénoncer lui-même.

L'homicide commis par une femme

[Retour à la table des matières](#)

En début de soirée de février 1995, les policiers sont appelés sur les lieux d'une chicane de ménage. Il s'agit de leur 26^e intervention à cet endroit depuis octobre 1989. Une fois de plus l'alcool et la drogue ont contribué à attiser la colère du couple. Ginette et Georges qui habitent ensemble ont invité Gilles à souper. « Georges, raconte Gilles, reprochait à Ginette de mal gérer leur budget en dépensant plus d'argent à acheter de la poudre qu'à payer les comptes du ménage. » Georges a enlevé ses lunettes et il a malmené sa conjointe. Ensuite, il les a remises et à lui a fait signe de s'approcher. C'est alors qu'elle a ouvert un tiroir, a saisi un couteau et l'a frappé. Elle a d'abord cru que Georges lui jouait la comédie en simulant une perte de conscience puis, réalisant la gravité de la blessure, elle a tenté de le réanimer. Après avoir demandé à Gilles de quitter les lieux, elle a contacté sa soeur pour l'informer du drame et c'est cette dernière qui a appelé la police. Le décès de Georges a été constaté à son arrivée à l'hôpital. Ginette fut accusée de meurtre au second degré. Elle était connue des milieux policiers, non seulement pour les chicanes de ménage mais aussi pour des vols à l'étalage ainsi que pour des accusations de facultés affaiblies (J. Fortier, Allô Police, 19 février 1995, pp. 10-11).

L'homicide commis par une femme est un événement rare : entre 1986 à 1996, les femmes ne représentent que 10,6% de l'ensemble des personnes accusées d'homicide au Québec.

Accusées et victimes

Les meurtrières sont âgées en moyenne de 33,5 ans (âge médian 31 ans et mode 43 ans), ce qui est le même âge que les meurtriers en général. Dans 71,4% des cas, la victime est de sexe masculin et âgée en moyenne de 27,4 ans. Ces victimes sont plus jeunes que celles des

homicides en général (27,4 ans contre 37 ans). Il s'avère que 40,3% des victimes sont âgées de 12 ans et moins.

Au moment du passage à l'acte, la majorité des accusées sont en relation de couple : 33,3% mariées et 21,1% conjointes de fait, contre 45,6% de célibataires.

À la différence des hommes qui tuent, 70% des femmes qui ont commis un homicide ne possèdent pas d'antécédents. Toutefois, 16% d'entre elles ont des antécédents de violence.

Caractéristiques des homicides

Les femmes utilisent une arme à feu pour tuer leur victime dans 36% des cas. Ensuite viennent l'arme blanche (28%) et les coups (15%). Dans la très grande majorité des cas, les femmes qui commettent un homicide le font dans une résidence privée. Ces résultats laissent présager que les femmes s'en prennent à des gens de leur entourage immédiat.

En effet, quand elles tuent, les femmes ne s'en prennent presque jamais à des étrangers, mais plutôt à leur enfant (39% des cas) ou à leur conjoint (32% des cas). Dans 22% des affaires, ce sont à des amis ou à des connaissances qu'elles donnent la mort.

Dans plus de 22% des homicides commis par les femmes, la victime a été la première à utiliser la force ou à faire des menaces (parmi les homicides en général, cette proportion descend à 11%). Il est alors raisonnable de croire que certaines femmes ont frappé dans le but de se défendre.

Les femmes qui ont enlevé la vie de leur enfant sont âgées en moyenne de 30 ans. Elles n'ont pas d'antécédents criminels. Parmi les victimes, on retrouve la même proportion de filles et de garçons. L'âge moyen de la victime est de 3,5 ans et, dans 47,8% des cas, les victimes sont âgées de 2 ans et moins. Dans 26% des cas, la mère se suicide peu après avoir tué. Notons qu'il s'agit de la catégorie d'homicide où la proportion de suicide est la plus élevée. Cette proportion descend à

12,6% chez les femmes et 7,5% chez les meurtriers en général. Marteau et al. (1999) soutiennent que plusieurs homicides d'enfants commis par la mère peuvent être classés comme un suicide élargi ou encore comme un geste altruiste.

L'HOMICIDE DANS LE TEMPS ET L'ESPACE

[Retour à la table des matières](#)

Dans cette dernière partie, nous nous haussons au niveau macroscopique pour examiner les variations des taux d'homicide dans le temps et l'espace, Deux questions seront examinées : 1) que savons-nous sur les fluctuations des taux d'homicide au Québec durant les 40 dernières années ? ; 2) comment se fait-il que les taux d'homicides dans le Québec soient beaucoup plus bas qu'aux États-Unis et plus bas aujourd'hui qu'autrefois ?

Les hauts et les bas de l'homicide

Les constats

Les figures 4 et 5 donnent une représentation graphique de l'évolution des taux d'homicides au Québec depuis le début des années 1960 en comparaison de celle des homicides au Canada au cours du siècle et à celle des introductions par effraction. Ces figures reprennent et prolongent celles de Ouimet (1994).

Figure 4
 Taux d'homicides au Canada et au Québec, par 100 000 habitants
 1901-2000

[Retour à la table des matières](#)

Ces courbes illustrent cinq tendances fortes.

1. De 1962 à 1975, les taux d'homicides ont été emportés par un puissant mouvement qui les fait passer du simple au triple. Il faut savoir que, entre 1950 et 1975, le Québec, comme le reste de l'Occident, connaît une phase de croissance économique sans précédent. Notons, par ailleurs, qu'au Canada, les homicides diminuent entre 1930 et 1939, années qui correspondent à la grande crise économique, période d'appauvrissement et de fort chômage. En l'occurrence, le rapport

pauvreté-criminalité est rigoureusement contraire à celui que les préjugés populaires et les données présentées plus haut sur le chômage des meurtriers auraient dû nous faire supposer.

Figure 5
Taux d'homicides et d'introduction par effractions, par 100 000 habitants, 1962-2000

[Retour à la table des matières](#)

2. Après 1975, les taux se maintiennent sur un plateau irrégulier, malgré des fluctuations sur le court terme, jusqu'en 1991.

3. À partir de 1991, la fréquence des homicides chute rapidement. La décroissance est forte de 1991 à 1995, ensuite les taux restent bas.

4. Les taux d'homicides canadiens suivent une trajectoire parallèle à celle des homicides québécois. La courbe canadienne présente l'avantage de commencer en 1901. La ressemblance des courbes entre 1962 et 2001 nous autorise à croire que l'évolution québécoise entre 1901 et 1962 devait ressembler à celle du Canada d'alors. Soulignons, en outre, que la courbe des homicides américains (non représentée ici) présente la même allure que celle du Canada avec cette différence importante qu'elle se maintient à des niveaux beaucoup plus élevés (de 3 à 5 fois plus d'homicides par 100 000 habitants aux États-Unis). Ces similitudes excluent les hypothèses qui expliqueraient les fluctuations au Québec par des variables propres au Québec. Il faut plutôt être à l'affût d'explications qui pourraient valoir aussi pour le Canada et les États-Unis.

5. L'introduction par effraction est un délit contre la propriété relativement bien mesuré qui, à première vue, n'a rien à voir avec l'homicide (il est rarissime qu'un cambrioleur tue les gens qu'il vole). Or, les introductions par effraction fluctuent comme les homicides avec un décalage de quelques années. Nous savons par ailleurs que l'ensemble des délits contre les biens présente ce même parallélisme. Cette tendance des taux d'homicides à évoluer comme les taux de délits contre la propriété s'observe dans plusieurs pays occidentaux (Cusson, 1990 ; Ouimet, 1994 ; Killias, 2001, P. 101 ; Parent, 2002). Il s'ensuit qu'une explication de l'évolution des homicides doit s'inscrire dans une réflexion sur l'évolution de la criminalité contre les biens et de la criminalité générale.

Les raisons de la croissance de 1960 à 1975

Face à l'étroite correspondance entre la courbe des homicides et celle des délits contre la propriété, s'impose à l'esprit une première hypothèse : la croissance des homicides serait le sous-produit de l'évolution générale de la criminalité. Deux questions surgissent alors : pourquoi la criminalité a-t-elle augmenté au cours des années 1960 et 1975 ? Comment rendre intelligible le rapport entre la criminalité et les homicides ?

La croissance de la criminalité des années 1960 et 1970 paraît le fruit d'une convergence singulière de cinq facteurs (voir Cusson, 1990 ; Ouimet, 1994, 2002) : 1) le baby-boom fait augmenter le pourcentage des 18-39 ans dans la population ; 2) les difficultés d'intégration sociale rencontrées par les adolescents et jeunes adultes à partir des années 1960 les contraignent de camper aux marges de la cité et les font échapper aux régulations sociales qui s'exercent dans le milieu du travail et dans la famille ; 3) la croissance économique s'accompagne d'une augmentation des occasions de vol : le nombre des biens de consommation susceptibles d'être volés augmente ; les femmes travaillent et les gens sortent souvent le soir, laissant derrière eux des maisons inoccupées et vulnérables aux cambriolages ; 4) la probabilité que les vols soient sanctionnés reste basse ; 5) le vent de liberté et d'hédonisme qui a soufflé sur l'Occident n'a pas épargné le Québec. Ici comme ailleurs, il a encouragé les gens à jouir de la vie. Les jeunes en nombre croissant échappent de plus en plus aux contraintes qui pesaient sur les générations précédentes. Ils prennent l'habitude de sortir et de faire la fête. L'abondance des biens de consommation et de leur exposition leur permet de payer leurs festivités par le vol.

La croissance parallèle des homicides s'inscrit dans cette croissance de l'ensemble de la criminalité et de cette transformation des modes de vie.

Pour les raisons qui viennent d'être évoquées, les années 1960 et 1970 correspondent à une phase d'expansion de la population criminelle. Or, il est connu que la plupart des récidivistes sont « polymorphes », c'est-à-dire que, plutôt que de se spécialiser, ils commettent, au gré des circonstances, des délits très divers : vols, vols qualifiés, agressions sexuelles, délits de trafic et, à l'occasion, homicide. Dès lors que de tels criminels sont plus nombreux en 1975 qu'en 1960, logiquement le nombre des homicides devrait augmenter.

Voici comment cette poussée de fièvre criminelle s'est traduite dans l'évolution des types d'homicide décrits plus haut.

Le nombre des homicides querelleurs reste faible et stable entre 1954 et 1968 ; ensuite il croît rapidement jusqu'en 1975. Durant les années qui suivent, la fréquence de ces crimes se maintient élevée jus-

qu'en 1989 (Grenier, 1993). La croissance des homicides querelleurs nous paraît liée aux modifications dans le style de vie. En effet, la manière dont les hommes de 20 à 40 ans vivaient au cours des années 1950 n'a pas grand-chose à voir avec le mode de vie des jeunes adultes à partir de 1970. Il y a 40 Ou 50 ans, on se « casait tôt » : dès la sortie de l'école, on se trouvait un emploi permanent, on se mariait, et la vingtaine n'était pas terminée qu'on était père de famille. On n'avait pas beaucoup d'argent pour sortir le soir ou pour acheter des boissons alcooliques. C'était d'ailleurs mal vu. Comme chacun le sait, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. L'année 1968 est considérée par plusieurs comme une année charnière, et pas uniquement au Québec. Les contraintes et les contrôles tombent les uns après les autres. Les jeunes s'émancipent de plus en plus des adultes. Ils sortent le soir plus souvent que par le passé. Ils consomment plus d'alcool. Ils font la fête comme jamais auparavant. Ils se trouvent alors de plus en plus souvent dans des circonstances propices aux querelles qui tournent mal : au cours d'un party bien arrosé, tout le monde est passablement excité ; éclate une dispute entre deux jeunes coqs ; parmi les spectateurs, aucun n'est assez sobre pour faire un effort de pacification ; rien ni personne n'arrête la fatale montée aux extrêmes.

Au cours des années 1950, les règlements de comptes ne comprenaient que pour 3% de tous les homicides ; avant 1968, ce type de meurtre était presque inexistant (de 0 à 6 par année entre 1954 et 1967). On en compte 20 en 1968. Par la suite, ce chiffre est dépassé plusieurs fois, avec un sommet en 1975 : 77 victimes. Entre 1994 et 2001, le nombre de règlements de comptes perpétrés au Québec a varié entre 25 (en 1995) et 41 (en 2000). Le pourcentage des règlements de comptes dans les homicides est de 21% durant les années 1990 (Grenier, 1993 ; Parent, 1999, 2000, 2001, 2002). L'expansion des réseaux criminels à partir de la fin des années 1960 s'accompagne de guerres de gangs, de châtiments infligés aux délateurs et d'éliminations de complices avec qui on se dispute à propos du butin.

Les homicides associés au vol augmentent rapidement entre 1954 et 1968, puis la courbe se stabilise. La raison de la croissance s'impose. plus de vols, plus de meurtres commis au cours d'un vol. Mais alors pourquoi les homicides ne continuent-ils pas de croître entre 1969 et 1975, période durant laquelle les vols, notamment les intro-

ductions par effraction et les vols qualifiés poursuivent inexorablement leur progression ? Autre manière de poser la question : pourquoi le pourcentage des vols qui se terminent par un meurtre se met-il à baisser après 1968 ? La réponse que propose Grenier (1993) est intéressante. Après 1968, les victimes de vol résistent de moins en moins ; elles renoncent à se battre avec le voleur, donnent leur bourse et sauvent leur vie.

C'est à partir de 1966 que les homicides conjugaux augmentent au Québec ; la progression se poursuit jusqu'en 1974 ; après quoi les chiffres plafonnent (Grenier 1993). La croissance est très nette à Montréal, où les taux passent du simple au triple entre la période de 1954-1962 et celle de 1985-1989 (Boisvert 1996). Pour rendre compte de cette croissance, deux hypothèses sont plausibles : 1) au cours des années 1960, les relations de nombreux couples avec la parenté se sont distendues ; or, dans un couple isolé, les grand-parents, oncles, tantes, cousins, etc., ne sont point là pour s'interposer quand la violence éclate entre conjoints ; 2) ce genre d'homicide est aussi affecté par l'instabilité des couples qui se manifeste au cours des années 1960 : plus de divorces, plus de séparations, plus d'unions libres (lesquelles se brisent plus facilement que les mariages). De plus en plus d'hommes découvrent un jour que leur conjointe veut rompre. Parmi eux, il s'en trouve quelques-uns qui ne se résignent pas à voir partir la femme sans laquelle ils ne s'imaginent pas pouvoir vivre. Certains se disent alors : si je la perds, nul autre ne l'aura. Cette minorité est sans doute très faible, mais elle est en croissance entre 1966 et 1974.

La décroissance

À partir de 1990, la courbe des homicides pointe vers le bas. La chute est forte et soutenue jusqu'en 1995, ensuite les taux se stabilisent à un niveau relativement bas. De leur côté, les introductions par effraction entreprennent de diminuer aussi, mais avec un retard de deux ans, la diminution se poursuivant jusqu'en 2000. Comme la croissance, la décroissance des homicides au cours des années 1990 s'inscrit dans un phénomène de plus grande ampleur : elle va de pair avec une diminution de l'ensemble de la criminalité, aussi bien dans le reste du Canada qu'aux États-Unis.

Pour expliquer ce retournement de tendance, trois hypothèses peuvent être envisagées.

1. Le vieillissement de la population y est sans doute pour quelque chose. De même que l'augmentation du pourcentage des 18-39 ans dans la population entraîne la criminalité vers le haut, de la même manière la diminution de cette tranche d'âge la pousse vers le bas. Et ce qui vaut pour les vols vaut pour les homicides. D'autant que, nous l'avons vu, la contribution des plus de 40 ans à l'homicide est faible. Cependant, cette hypothèse n'épuise pas l'explication : elle rend compte d'une fraction seulement de la variance.

2. Felson (1998) a mis de l'avant une hypothèse originale et plausible. Elle part de l'idée que les voleurs sont intéressés avant tout par l'argent liquide et qu'ils ne souffrent pas d'attendre. Ils seront d'autant plus motivés à commettre cambriolages et braquages qu'ils trouveront plus d'argent en espèces. Ils utiliseront ensuite les fruits de leurs vols pour s'acheter de la drogue et de l'alcool. Ils seront portés à se battre lors du partage, peut-être même à s'entretuer. Bref, les espèces sonnantes et trébuchantes n'encouragent pas seulement le vol, mais aussi une délinquance collatérale de violence et de trafic. Or, il est évident, poursuit Felson, que, depuis 1990, le mouvement vers une société sans liquide s'est accéléré avec la multiplication des transactions par carte de crédit. N'étant plus alimentés en liquidités, les milieux délinquants tournent au ralenti. Il s'y commet moins de vols, d'abord, moins de meurtres ensuite.

3. La dernière hypothèse repose sur deux idées complémentaires : les êtres humains finissent par résoudre leurs problèmes quand ils sont solubles, la criminalité n'étant pas un problème tout à fait insoluble. La forte croissance de la criminalité entamée depuis 1960 et son maintien à un niveau élevé jusqu'en 1990, avec son cortège de pertes, de souffrances et de morts violentes, a fini, pensons-nous, par produire ses propres anticorps. Plus il se commet de crimes, plus les raisons d'apporter une solution aux problèmes sont fortes. Quand la criminalité se maintient trop longtemps à un niveau élevé, elle produit un effet de ras-le-bol, ce qui pousse alors la société civile, les pouvoirs publics et même les délinquants à prendre des mesures qui la feront reculer

(Monkkonen, 2001, explique dans des termes semblables l'évolution cyclique des taux d'homicides à New York de 1800 à 1999). Confrontés à des risques croissants de victimisation, les simples citoyens, surtout les plus âgés, sortent moins souvent le soir ; ils font installer des systèmes d'alarme et de solides serrures. Les commerçants, essuyant des pertes dues au vol, ont recours aux services d'agences de sécurité. Certaines entreprises recrutent un directeur de la sécurité. Les technologies de la sécurité sont en pleine expansion. Dans les écoles, on s'oppose plus fermement que par le passé à la violence et à l'intimidation. Dans tout l'espace social, l'intolérance face à la violence infligée aux femmes croît. Les femmes battues ont de plus en plus accès à des refuges où elles sont à l'abri des coups.

Il ne saurait être exclu que même les délinquants finiront par en avoir assez de la violence, car ils sont les premiers à en faire les frais. En effet, ils subissent, c'est connu, plus que leur lot de la violence qu'ils font subir à autrui, payant le prix fort les plaisirs que procure le crime. Non seulement ils risquent de perdre la liberté, mais encore la vie. Car les risques de mourir prématurément et violemment sont deux fois plus élevés parmi les délinquants que chez les non-délinquants (Tremblay et Paré, 2001). Les membres du milieu sont assassinés ; ils meurent d'accident ou d'overdose ; ils se suicident. Comme les révolutions, la criminalité dévore ses propres enfants. Sa croissance augmentera les risques auxquels s'exposent les criminels. Ces risques sont cumulatifs ; avec le temps, les criminels qui survivent n'en peuvent plus de vivre dangereusement ; ils décident alors de prendre leur retraite. Dans les milieux qu'ils fréquentent, l'exemple de camarades incarcérés, blessés, réduits à l'état de loque par la drogue ou assassinés, exerce un puissant effet dissuasif sur les plus jeunes.

Bref, le déclin de l'homicide s'inscrit dans un mouvement de baisse de la criminalité dans son ensemble qui s'explique par le vieillissement de la population, le recul de l'argent liquide et le ras-le-bol contre la fréquence des crimes.

De la rareté de l'homicide au Québec

[Retour à la table des matières](#)

La figure 6 permet au lecteur de comparer le niveau d'homicide du Québec à celui de quelques pays étrangers et de quelques régions du Canada.

Figure 6
Taux d'homicides par pays ou territoire, 2000
par 100 000 habitants

Le Québec se démarque fort peu de la Suède, de la France ou du Canada dans son ensemble. Son taux est plus élevé que celui de l'Angleterre ; il fait deux fois celui de la Suisse. Par contre, le taux d'homicide du Québec est beaucoup plus bas que celui des États-Unis, du Mexique et du Nunavut (au cours des 10 dernières années, le Nunavut et les Territoires du Nord-Ouest ont eu des taux d'homicides nettement plus élevés que ceux des autres provinces (Fedorowycz, 2001)). Par ailleurs, les Amérindiens qui représentent 3% des Canadiens commettent 17% des homicides du Canada (Silverman. et Kennedy, 1993). La figure met en relief le fait que le Québec se range du côté des nations ayant des niveaux d'homicides plutôt bas. En Amérique du Nord, les Québécois ne se distinguent pas tellement des autres Canadiens, sauf des Inuits, mais ils tuent leur prochain beaucoup moins souvent que les Américains et les Mexicains.

Ce constat peut être mis en rapport avec un autre phénomène qui apparaît quand nous nous donnons le recul de la longue durée : comparé à ce que nous savons des homicides commis en Angleterre entre le XIII^e et le XVII^e siècles, le Québec, comme la plupart des pays occidentaux, est un havre de paix. En effet, les historiens ont établi que, dans les juridictions anglaises pour lesquelles ils étaient parvenus à obtenir des données d'archives fiables et des chiffres sur la population, les taux d'homicide se situaient aux environs de 20 par 100 000 habitants au XIII^e siècle. Au XVII^e siècle, ils se maintenaient aux alentours de 15 par 100 000 habitants. Ces chiffres sont corroborés par d'autres sources qui démontrent que l'Europe médiévale et classique souffrait d'un niveau élevé de violence létale. (Voir Cusson, 2000, pour un bilan de ces travaux et une comparaison avec les données du Québec. Parmi les historiens qui ont traité des homicides d'hier, mentionnons : Given, 1977 ; Hanawalt, 1979 ; Chesnais, 1981 ; Gurr, 1981 ; Gauvard, 1991.)

Violence médiévale, violence américaine

Les raisons pour lesquelles les Américains sont, plus que nous, portés au meurtre s'enracinent dans leur histoire, leur droit et leur culture. Au cours de la colonisation de l'Ouest, les Américains adop-

tent des habitudes d'autodéfense dont on ne trouve pas l'équivalent dans l'Ouest canadien. Les colons américains, mal protégés par de rares shérifs, portent constamment une arme à feu dont ils usent pour défendre leurs biens ou leur honneur. Si, d'aventure, ils abattent un voleur, tuent au cours d'une bagarre ou se vengent, ils sont rarement poursuivis ou alors ils sont acquittés sous prétexte de légitime défense. À la fin du XIX^e siècle et au tout début du XX^e siècle, de tels acquittements sont avalisés par une « jurisprudence » qui survit aujourd'hui dans plusieurs États. Celle-ci assimile à de la légitime défense maints homicides qui, au Canada, ne seraient pas jugés tels. Cette complaisance pour la violence pseudo-défensive va de pair avec une mentalité qui prévaut aujourd'hui encore dans le sous-prolétariat urbain selon laquelle un « vrai américain » a le droit d'user de la violence contre les offenseurs, les voleurs, les intrus. Par le fait même, il a le droit de porter une arme. Si les simples citoyens s'arment, à plus forte raison les criminels. Cette « jurisprudence », cette mentalité et ces habitudes produisent des résultats prévisibles : plus d'homicides querelleurs qu'au Canada, plus de règlements de comptes, plus de meurtres commis au cours d'un vol et même plus d'homicides conjugaux (Cusson, 19qq).

Les historiens nous aident à comprendre pourquoi les homicides étaient fréquents au cours du Moyen Âge et de la Renaissance. Ce qui dominait alors était l'homicide querelleur et vindicatif. Un jour de fête, deux hommes qui nourrissaient de vieux griefs s'insultaient publiquement. Ils passaient aux baffes, puis brandissaient un couteau, une épée ou un gourdin. Si les spectateurs entretenaient des liens de parenté ou d'amitié avec l'un des protagonistes, ils avaient le réflexe de se ranger à ses côtés et de se jeter dans la mêlée. Au cours de la bataille, un combattant était gravement blessé et, faute de soins appropriés, mourait de ses blessures. L'affaire était perçue au village comme la conséquence regrettable de la nécessité, vu les carences de l'État et de la police, pour chacun de défendre son honneur et de prêter main-forte à ses amis et parents. On comprend alors que de tels crimes restaient impunis ou étaient punis avec clémence. C'est ainsi qu'en France, grâce au pardon royal, la plupart des meurtriers s'en tiraient à bon compte. Sur l'autre rive de la Manche, les tribunaux anglais acquittaient 80% des accusés (Cusson, 2000).

Les points communs entre l'Europe médiévale et le sous-prolétariat américain sont éclairants pour notre propos : l'insuffisance des forces de l'ordre, le code de l'honneur, la légitimation de la violence défensive, l'accessibilité des armes, l'impunité accordée à de trop nombreux meurtriers. À Londres au XIII^e siècle, comme dans le quartier new-yorkais de Harlem au XX^e siècle, des hommes insuffisamment protégés par les autorités s'arment, restent sur leurs gardes, entretiennent une façade de dur à cuire, ripostent à la première provocation et se vengent s'ils sont gravement offensés. Comme la justice leur permet de s'en tirer, ils ne manquent pas d'imitateurs.

Pour comprendre la non-violence des Québécois

Les Québécois tuent leur prochain beaucoup moins souvent que ne le faisaient leurs lointains ancêtres ou leurs proches voisins, les Américains. D'autres points de comparaison font ressortir jusqu'à quel point l'homicide est un événement exceptionnel. En 2000, il se commet au Québec 37 442 voies de fait et 79 984 introductions par effraction contre 148 homicides (Logan, 2001). De 1974 à 1983, avec un taux d'homicide annuel de 2,78, le taux de suicide est cinq fois plus élevé et le taux d'accident mortel, huit fois plus (Parent, 2000).

Pourquoi l'immense majorité des Québécois se retient-elle de tuer son prochain ? Pour trois raisons connexes : ils ne sont pas sans savoir que la violence est presque partout blâmée ; celle-ci l'est d'autant plus efficacement que les Québécois peuvent compter sur l'interposition policière quand une dispute prend des proportions inquiétantes ; le système de justice parvient à châtier la plupart des meurtriers. Voyons ceci de plus près.

Existe-t-il dans l'espace social québécois, sauf dans la pègre, des zones où la violence serait tolérée ? Où le port d'arme constituerait une habitude ? Où la vendetta serait coutumière ? Où prévaudrait l'opinion voulant qu'un « vrai homme » doit avoir le courage de se battre à mort s'il est provoqué ? Ce que nous observons plutôt, c'est une réprobation sociale de la violence quasi universelle et nulle part annulée par une quelconque culture de l'honneur ou de la vengeance. Partout, au sein des familles, dans les entreprises, dans les médias de

masse, du côté des groupes de pression, la violence est condamnée et dénoncée. À la maison, les parents chicanent les enfants qui se battent et les conjoints violents sont très mal vus. À l'école, les enseignants ne tolèrent ni les bagarres ni le «*taxage*». En milieu de travail, une bagarre fait scandale.

Si cette réprobation de la violence est à ce point répandue, c'est que les Québécois peuvent compter sur des pacificateurs, souvent des policiers, quand une dispute s'envenime.

En effet, tous les jours, les policiers sont appelés pour mettre un terme à des altercations qui commencent à prendre des proportions dangereuses. À Montréal, la police reçoit annuellement près d'un million et demi d'appels par le biais du 911. Sur le lot, les standardistes en retransmettent un demi-million aux autos patrouilles, parmi lesquels 23% correspondent à des conflits : bagarre, voies de fait, menaces, personne à expulser, bruit, etc. Cela fait 130 000 interventions pour des chicanes qui auraient pu être emportées dans un mouvement d'escalade (Labonté 1998).

La réponse policière à de tels appels est généralement rapide, permettant aux agents d'être sur les lieux avant qu'un geste irréparable soit posé. Bien souvent, la simple présence des policiers suffit : les adversaires suspendent les hostilités. Sinon les policiers s'interposent, séparent les combattants et les maintiennent à distance respectueuse l'un de l'autre. Enfin, ils entendent la version de l'un et de l'autre afin de déterminer une solution, laquelle est quelquefois une médiation. Il est probable que ces interpositions empêchent maints conflits de monter aux extrêmes (Manganas, 2001). Si ce qui vaut pour Montréal vaut pour le reste du Québec, cela signifie que, chaque année, de telles actions pacificatrices y sont menées des centaines de milliers de fois. Or, les chances que les policiers parviennent à calmer le jeu sont d'autant plus fortes qu'ils inspirent confiance au plus grand nombre de citoyens. En effet, les sondages internationaux établissent que 73% des victimes canadiennes se disent satisfaites de la manière dont les policiers ont répondu à leur demande d'aide ; de plus, 80% des répondants pensent que la police fait du bon travail dans leur quartier en matière de lutte contre le crime, le pourcentage le plus élevé de tous les Pays participant au sondage (Mayhew et Van Dijk, 1997) (nous n'avons

aucune raison de croire que les Québécois soient sur ce point bien différents des autres Canadiens).

Bref, au Québec, les policiers répondent à un très grand nombre de demandes de pacification d'une manière qui paraît satisfaire le public ; ils ont alors l'occasion de stopper un certain nombre de montées aux extrêmes. Plus profondément, le fait que les citoyens pensent que la police peut s'interposer vite et bien en cas d'affrontement empêche l'éclosion d'une culture de l'honneur, des armes et de la vengeance.

Se pourrait-il que la manière avec laquelle l'homicide est châtié ait quelque chose à voir avec sa rareté ? Au Québec, 61% des homicides commis de 1986 à 1996, ont été classés par mise en accusation : dans 8% des cas, le meurtrier s'est suicidé (Beaulieu, 2001). En 2001, le taux de solution était relativement élevé (71%), car durant cette année-là, il s'est commis moins de règlements de comptes que d'habitude (Parent, 2002). Par ailleurs, 5% des vols par effraction se soldaient par une arrestation ces dernières années. En constatant que les homicides sont 14 fois plus souvent punis que les introductions par effraction, il n'y a pas lieu de se surprendre si ces dernières sont énormément plus fréquentes que les premiers. Ceci correspond bien à la prédiction centrale de la théorie de la dissuasion : plus un crime est systématiquement puni, plus il sera rare.

Au niveau judiciaire, les chances pour un meurtrier mis en accusation de s'en tirer à bon compte sont minces. Parmi les personnes poursuivies pour homicide à Montréal entre 1985 et 1989, 80% étaient reconnues coupables et 8,5% acquittées pour aliénation mentale, 2,8% étant décédées entre-temps. Grandmaison (1994), qui a compilé ces chiffres, constate que 8,5% seulement des accusés ont été libérés à l'enquête préliminaire ou acquittés faute de preuve.

Grandmaison complète le tableau par un examen de la sévérité des sentences. Parmi les meurtriers trouvés coupables, 93% se sont vu signifier une peine d'emprisonnement : 47% à perpétuité et 53% à terme pour une durée moyenne de 7,7 ans (il s'agit de la sentence prononcée et non de la peine effectivement purgée). Les sentences moyennes pour homicides familiaux ou querelleurs (6 ans) sont plus clémentes

que celles qui frappent les auteurs de règlement de comptes (il ans) ou de meurtre lié à un autre crime (12 ans).

S'il est vrai que les êtres humains ne sont pas tout à fait irrationnels, la forte probabilité qu'un châtement non dépourvu de sévérité frappe les meurtriers devrait exercer une pression à la baisse sur l'homicide. Car, alors, un certain nombre d'individus tentés de supprimer leur ennemi en seront dissuadés ; quelques meurtriers seront neutralisés ; la réprobation collective de la violence s'exprimera et les proches des victimes conviendront qu'il est inutile de se faire justice soi-même

RÉFÉRENCES CHOISIES

[Retour à la table des matières](#)

La bibliographie intégrale de cet ouvrage est disponible dans le site des PUM

<http://www.pum.umontreal.ca/bibliographies/criminologie.html>.

BEAULIEU, N. (2001). L'homicide au Québec de 1986 à 1996 : Analyse descriptive et typologique. Montréal. Mémoire de maîtrise, École de criminologie, Université de Montréal.

BOISVERT, R. (1996). L'homicide conjugal à Montréal de 1954 à 1962 et de 1985 à 1989. Thèse de doctorat, École de criminologie, Université de Montréal.

BOUTIN, S. et CUSSON, M. (1999). « L'homicide querelleur et vindicatif », in J. Proulx, M. Cusson, M. Ouimet (dir.). Les Violences criminelles. Québec : Presses de l'Université Laval, 91-106.

COONEY, M. (1998). Warriors and Peacemakers. New York : New York University Press.

CORDEAU, G. (1990). Les règlements de compte dans le milieu criminel québécois. Thèse de doctorat, École de criminologie, Université de Montréal.

CUSSON, F. (1999). « Les meurtriers qui tuent de nouveau », in J. Proulx, M. Cusson, M. Ouimet (dir.). Les violences criminelles. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 131-153.

CUSSON, M. (1999). « Paradoxes américains : autodéfense et homicides », *Revue internationale de criminologie et de police technique*, 3 : 259-277.

CUSSON, M. (2000). « Les homicides d'hier et d'aujourd'hui », in *L'auteur et ses raisons. Mélanges en l'honneur de Raymond Boudon*. Paris : PUF, 43-58.

CUSSON, M. et PROULX, J. (1999). « Que savons-nous sur la violence criminelle ? », in J. Proulx, M. Cusson, M. Ouimet (dir.). Les violences criminelles. Québec : Presses de l'Université Laval, 11-40.

DALY, M. et WILSON, M. (1988). *Homicide*. New York : Aldine de Gruyter.

FEDOROWYCZ, O. (2001). « L'homicide au Canada, 2000 », *Juristat*, Centre canadien de la statistique juridique, 21 (9).

GRENIER, S. (1993). « L'évolution des divers types d'homicides au Québec de 1954 à 1989 », *Criminologie*, 26 (2) 63-84.

SILVERMAN, R. et KENNEDY, L. (1993). *Deadly Deeds : Murder in Canada*. Scarborough : Nelson Canada.

SMITH, M.D. et ZAHN, M.A. (1999). *Homicide. A Sourcebook of Social Research*. Thousand Oaks : Sage.

TEDESCHI, J.T. et FELSON, R.B. (1994). *Violence, Aggression, and Coercive Actions*. Washington, DC : American Psychological Association.